VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 4 Janvier 1916 NUMERO 34

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...mé et publié par la
"WEST... ...DA PUB. CO. LTD."
619 ...e. McDermot
Télephones - - Garry 4264-4265

RETROGRADE

Certaines gens qui ont toujours le mot de progrès à la bouche, sont en vérité de vrais arriérés et des rétrogrades authentiques.

Au nom du progrès des enfants on veut leur imposer une seule langue à l'école.

Nous sommes allés chercher en Angleterre même, au pays de Galles, la preuve que ce système a subi l'épreuve du temps, et a été trouvé rétrograde.

En Angleterre on l'a abandonné; au Manitoba on voudrait y venir pour une partie au moins de la population.

Au nom du véritable progrès nous prions nos législateurs de ne pas fermer les yeux aux expériences faites dans les autres pays

Nous avons parlé de l'expérince faite en Angleterre. Voici maintenant l'expérience faite en Alsace.

Nous citons l'article de M. Héroux:

LES PRUSSIENS D'EUROPE ET LE REGLEMENT XVII

M. John-C. Sutherland, inspecteur général des écoles protestantes du Québec, vient d'adresser au **Chronicle** une lettre extrêmement intéressante.

M. Sutherland y rend d'abord hommage à l'esprit de justice et de libéralité de la loi scolaire québecquoise; puis il déclare — et le fait est d'autant plus significatif que l'auteur est né et a été élevé dans l'Ontario — qu'à son avis, "**la source principale des difficultés qui surgissent périodiquement, au sujet de la question des écoles dans Ontario et dans les autres provinces qui ont modelé leur système d'enseignement sur celui d'Ontario (autrement dit, toutes les provinces de l'Ouest), c'est le fait que la méthode de centralisation est poussée trop loin.**"

Et cette méthode, d'où vient-elle?

De Prusse tout simplement. Nous le savions depuis longtemps, mais nous sommes heureux que le fait soit affirmé par un Ontarien protestant, qui s'appuie lui-même sur le témoignage de l'un des hommes les plus distingués du monde pédagogique ontarien.

Lisez plutôt ce que dit M. Sutherland:

"**Chose assez curieuse à constater, étant donnée la guerre actuelle, Ontario a emprunté ce système de centralisation à outrance à la Prusse. Le fondateur du système scolaire du Haut-Canada fut le Dr Egerton Ryerson. Pendant qu'il établissait les bases de ce systeme, dont les grandes lignes ne manquaient pas de noblesse, Ryerson visita plusieurs pays; il voyagea, à cette fin, de novembre 1844 au commencement de 1846. Le révérend chancelier Burwash dans son livre "Life of Ryerson" (collection "Makers of Canada") dit que Ryerson fut surtout frappé par trois systèmes, ceux de la Prusse, de l'Irlande et du Massachusetts, et que "in Prussia he had seen the advantages of strong and wise central direction and authority" (page 168), qu'en Prusse il avait vu les avantages d'une autorité et d'une direction centralisée, puissante et sage", mais une "forte" centralisation à la mode prussienne est trop de nature à dégénérer en ce qu'on peut appeler en réalité une "contrainte fort peu démocratique.**"

Il y a de bonnes gens toujours prêtes à se scandaliser quand on applique au système ontarien l'épithète "**prussien**"; mais c'est celui qui vient naturellement sous la plume de tous ceux qui veulent y regarder de près. Quand le **Montreal Star** a voulu qualifier le règlement XVII, qu'a-t-il dit? **Les méthodes plus prussiennes que britanniques employées dans l'Ontario.**

Il est vrai que, si l'on en croit un autre témoin peu suspect, l'abbé Wetterlé, chef de la résistance anti-allemande en Alsace-Lorraine, aujourd'hui réfugié en France, les Prussiens auraient peut-être quelque raison de protester contre l'exactitude absolue de la comparaison; car, après avoir tenté d'appliquer en Lorraine et dans les cantons alsaciens de langue française un système qui ressemblait comme un frère au Règlement XVII, ils ont dû, malgré leur esprit de domination et leur mépris du droit des autres, revenir un peu sur leurs pas.

L'abbé Wetterlé, qui regrette que la France n'ait pas davantage répandu sa langue en Alsace, qui déclare qu'elle devra désormais travailler à l'y répandre par l'école, ajoute qu'il faudra cependant procéder de façon intelligente et il écrit:

"**L'expérience tentée par les pédagogues allemands en Lorraine et dans les cantons alsaciens de langue française, nous donne à ce sujet d'utiles indications. Pendant quelques années, les instituteurs de ces districts essayèrent, sur ordre, de donner l'enseignement en allemand dans les basses classes, bien que les enfants ne parlassent que le français ou le dialecte welsche. Les résultats furent désastreux. On dût bientôt se résoudre à enseigner d'abord aux petits le mécanisme de la langue qu'ils parlaient et à procéder ensuite pour l'étude de l'allemand par voie de comparaison.**"

Nous recommandons ce texte à la méditation des gens scrupuleux qui se sont scandalisés des affirmations de M. Bourassa. Ils le trouveront en blanc et en noir dans la récente brochure de l'abbé Wetterlé, **l'Alsace-Lorraine française,** qui vient d'être mise en vente à Montréal. Il leur ouvrira peut-être les yeux.

Omer Héroux.

Nous est avis que les méthodes prussiennes ne valent pas Alsace.

Allons, un peu moins de grands mots et de soi-disant progrès, et un peu plus de bon sens; il est vraiment temps de commencer à croire au Manitoba, que nous n'avons pas le monopole exclusif de l'intelligence et du savoir-faire pratique.

ALLIANCE FRANÇAISE

Souventes fois nous avons entretenu nos lecteurs de l'Alliance Française et du bon travail qu'elle accomplit depuis sa fondation à Winnipeg. Nous nous dispensons aujourd'hui de commenter l'éclatant succès de sa réunion du 29 décembre. Ceux-là qui ont cru pour une raison ou une autre, devoir s'en abstenir, constateront à la lecture de la forte conférence de M. le professeur Frelin, dont nous avons le bonheur de publier le texte, combien ils ont tort de ne pas assister à ces réunions de l'Alliance Française.

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

En m'invitant à vous parler de l'Alsace dans mes souvenirs, l'Alliance Française de Winnipeg m'a fait un honneur auquel je suis infiniment sensible. D'ailleurs, si j'ai bien compris, ce n'est pas le professeur de l'Université de Minnesota, mais un d'Alsace que vous avez convié à la séance de ce soir. Et c'est comme tel que je me suis décidé à vous apporter tout ce qui, en dépit de l'annexion, en dépit de l'exil, et en dépit des années dont le fardeau pèse sur ceux qui n'oublient pas, est resté au fond de mon coeur d'Alsacien.

La France, comme vous le savez, possédait, avant la guerre de 1870, l'Alsace entière et la Lorraine. Le traité de Francfort du dix mai 1871 arracha l'Alsace et presque la moitié de la Lorraine à la France éprouvée. Et c'est ainsi que mon village natal, dans l'ancien département du Haut-Rhin, devint territoire allemand. Ce fut pour les habitants une époque des plus tristes: époque de séparations cruelles et de sacrifices obscures; époque de douloureuses abdications devant la force brutale; ...ceux qui pouvaient s'exiler quittèrent le toit séculaire de leurs ancêtres; mon père, comme tant d'autres, se résigna à cette extrémité; nous, ses fils, nous le rejoignîmes un peu plus tard. Et depuis lors je n'ai cessé de retourner presque chaque année, au pays natal, au pays des grands souvenirs, des grandes tristesses, et des espérances indomptées.

L'Alsace, d'ailleurs, est une terre qu'on ne saurait oublier lorsqu'on s'y est arrêté: le spectacle de ses plaines immenses, étalant leurs richesses comme une tapisserie somptueuse entre les Vosges et le Rhin, vous poursuit comme une vision. L'horizon y est large; il y a dans le paysage, simple et robuste, je ne sais quel air de pondération et de solide bon sens qui sont du reste les traits distinctifs du caractère des Alsaciens. Il y a aussi beaucoup de rêve et de poésie dans ce pays aux anciennes demeures, groupées dans des villages à pignons pointus, avec de vastes cours cachées dans l'enceinte de leurs bâtiments à galeries et de leurs portails sculptés et ornés d'inscriptions pieuses, avec des maisons aux boiseries noircies par les siècles, et aux niches où sainte Agathe veille de son regard tutélaire sur tout ce qui pourrait être dévoré par l'incendie. La population, alerte et honnête, mais surtout laborieuse, avec son costume pittoresque, achève de donner à tout ceci un cachet de solides et saines traditions, le dimanche en particulier, lorsque les cloches de l'église appellent paroissiens et paroissiennes, jeunes et vieux, à la messe.

Et lorsqu'on s'en va dans les champs, ces champs si admirablement cultivés et si riches; lorsque le regard se perd dans la plaine qui s'incline vers le Rhin; lorsque dans le lointain bleuâtre on croit deviner la flèche de la cathédrale de Strasbourg, muette et fidèle compagne de tout ce qui s'est agité et s'agite à ses pieds depuis plus de six siècles, le grand ciel d'Alsace semble s'entr'ouvrir, et les ombres de ses grands disparus semblent passer devant l'esprit: la terre, exhalant son parfum d'été, mêle à ses senteurs je ne sais quels mystérieux relents de batailles depuis longtemps rentrées dans le silence des choses qui ne sont plus; c'est que ce sol d'Alsace a recueilli les cendres des légions de Varus, bien longtemps avant que d'autres armées n'y fussent immolées à quelque grand idéal ou à quelque ambition néfaste! Et, du côté des Vosges, le moyen-âge féodal reprend vie autour des restes de ses châteaux-forts, dont les ruines, tapissées de mousses, couronnent aujourd'hui encore les sommets de cette chaîne de montagnes qui dessine sa silhouette recueillie dans l'atmosphère du soir, à l'heure où le soleil disparaît derrière ses forêts de sapins ou de hêtres, dans sa course qui le conduit chaque jour... vers le pays de France.

Mais cette Alsace du rêve et des nostalgies est aussi une terre où il fait bon vivre! Elle ne serait pas un lambeau de France, s'il en était autrement! Sans doute, depuis que les casques à pointe et les aigles de l'Empire des Huns envahirent le pays, un malaise jamais dissipé depuis lors pesait sur les esprits. Mais le sein de la terre alsacienne n'a jamais cessé de prodiguer à ses enfants éprouvés les ressources inépuisables et magnifiques de ses rivières et de son gibier, de ses houblonnières et de ses vignobles: les truites et les brochets de certaines vallées ont fait la fortune et la renommée de bien des hôteliers devenus presque légendaires; les perdraux et les faisans, le lièvre corpulent et le chevreuil fournissent aux grandes occasions, aux repas de noces, ...aussi bien qu'aux festins ...d'enterrement, de généreuses contributions tangibles aux émotions de ces journées-là. Et nous ne dirons riens de ces cruches pittoresques, à grosses fleurs peintes sur l'émail de Sarreguemines, une porcelaine du pays; ni des bouteilles vertes ou brunes, recouvertes de poussières de cave, et dans lesquelles les Alsaciens savent puiser ce qui désaltère, ou ce qui réconforte; ce qui rallume les esprits déprimés par les contrariétés de la vie... politique ou privée: ce qui les réconcilie avec l'univers tout entier aux heures où la misanthropie les guetterait derrière leur porte: les "Riquewihr" et les "Ribeauvillé", les "Ottrot" et les "Heiligenstein", et tant d'autres crûs du vignoble alsacien remplissent dans leur pays une véritable mission humanitaire, car l'Alsacien, mûri par des siècles d'expérience de la vie, et aussi à cause du robuste fond celtique sur lequel il a été bâti, évite d'instinct toutes les exagérations et toutes les hystéries: tous les déluges de bière allemande sont restés impuissants devant les vignobles d'Alsace dont les récoltes bleues ou mordorées ont agi jusqu'ici comme un souverain contre-poison dans l'âme des Alsaciens menacée d'être noyée dans les flots de bière que les Boches faisaient venir de l'autre côté du Rhin.

Chose assez curieuse, par exemple, et que je veux simplement noter ici au passage, puisque nous parlons de cette peste prussienne en Alsace: depuis l'annexion, et pour une raison qui n'a pas été tirée au clair jusqu'ici, les rivières alsaciennes, autrefois riches en écrevisses, ont cessé de nourrir ces crustacés recherchés; il n'y en a plus depuis que les Allemands sont établis dans le pays.

Il ne faudrait pas croire, après tout ceci, que l'Alsacien passe ses jours à travailler la terre, à en manger les produits, à s'en réjouir pendant les instants fugitifs d'une ivresse purement matérielle, et à tomber, pendant les intervalles, dans la nostalgie du "bon vieux temps" dont le charme enveloppe ses vieux donjons, ses ruines, et son mobilier ancien. Les villes d'Alsace attestent avec toute l'éloquence du fait établi tout ce que l'Alsacien sait entreprendre en dépit du Prussien qui le jalouse et lui veut du mal! Des établissements financiers comme la "Société Générale Alsacienne de Banque"; des entreprises de grosse construction mécanique comme la "société alsacienne de constructions mécaniques" et la maison d'automobiles de Dietrich et Co; les usines Dollfus et Schlumberger, à Mulhouse et à Guebwiller; et tant d'autres manufactures dont la réputation s'est maintenue malgré quarante-cinq années de lutte obscure mais acharnée avec le vainqueur perfide de 1870; tout ceci fait preuve d'énergies intactes au fond de ce peuple qui a tant souffert!

Je dis que ce peuple alsacien a tant souffert, et je vais vous en donner quelques exemples que je glanerai dans mes souvenirs:

Et tout d'abord, ce peuple, depuis quarante-cinq ans, est persécuté dans sa langue: persécution douloureuse et impie, car, un vieux Breton l'a déclaré avec raison, un jour qu'il s'adressait, à Paris, à l'Alliance pour la Propagation de la Langue française: "La langue, affirma-t-il, est une religion à sa manière. Persécuter quelqu'un en sa langue est aussi mal que de le persécuter pour sa religion." Et il ajoute un peu plus loin ces paroles qui font aujourd'hui l'effet d'une prophétie: "Un fait bien significatif, justement, est le sentiment général des partis rétrogrades, dans le monde entier, pour la langue française. Ils en ont peur; ils se barricadent contre elle. On dirait que cette langue porte la peste avec elle, la peste selon les réactionnaires. Pauvre France! elle aura encore son heure. **Qui sait si les propositions de paix et de liberté, qui tireront l'Europe de l'affreux cauchemar de haine et de préparatifs militaires où elle est, ne seront pas formulées en français?**" Ce Breton disait toutes ces choses en 1888.

Les Alsaciens, disais-je, ont été persécutés dans leur langue. Et "leur langue" signifie ici le français, bien que la langue maternelle des Alsaciens, du moins pour la grande majorité, ne soit pas le français, mais ce langage si particulier, et si différent de la langue allemande, quoi qu'on en dise, et qu'on appelle l'alsacien.

Pourquoi, à côté de leur parler spécial ont-ils appris à aimer et à cultiver la langue française? C'est sans doute parce que le français n'a jamais servi à les humilier sous des décrets tracassiers; c'est aussi parce que cette langue leur a apporté les bienfaits d'une civilisation dont ils n'eurent point à se plaindre; et c'est surtout parce que la France n'a jamais songé à imposer sa langue à qui que ce soit.

Peu à peu l'on vit disparaître des rues, dans les cités alsaciennes, tous les mots français. Cela se produisait graduellement. Lorsqu'un propriétaire d'immeubles faisait repeindre ses façades, il lui était interdit de renouveler aucune inscription, sur ces façades, qui fût conçue autrement qu'en allemand. Aujourd'hui il ne reste là-bas que les inscriptions funéraires sur les tombes pour témoigner publiquement de la place que la langue française tient dans le coeur de ceux dont les pères et les grand'pères ont servi sous le drapeau de France et dont c'est à cette heure-même la cruelle destinée d'être contraints de verser leur sang sous l'emblême abhorré de l'ennemi de leur race et de leur civilisation! Le Gouvernement français avait attendu deux siècles après le traité de Westphalie pour introduire le français comme langue usuelle dans les écoles primaires alsaciennes. Les Allemands ont proscrit le français et imposé l'allemand un mois avant le traité de Francfort!

Les Alsaciens ont eu vraiment à souffrir de cette persécution impie. Ils la supportèrent sans jamais se rendre; bien au contraire! Et ils savaient prendre leur revanche à l'occasion! Je me souviens encore de l'année 1889, où la Tour Eiffel fut la grande attraction de l'Exposition universelle: cette année-là tous les petits Alsaciens portaient de grands berrets basques sur le fond desquels une magnifique Tour Eiffel, imprimée en couleur d'or, narguait l'amour-propre boche qui ne pouvait rien y opposer, ni du point de vue policier, ni du point de vue du prestige ou plutôt de la prétention de sa "Kultur"! Les gamins alsaciens, d'ailleurs, ne manquaient aucune occasion où il leur était possible de se "payer la tête" de leurs camarades prussiens. Notre ami Hansi, le fameux caricaturiste alsacien, rapporte dans son petit album sur l'Alsace, un chef-d'oeuvre en son genre, cet usage qui s'est établi chez les jeunes, chez ceux qui, dans ce pays de prédilection pour les cigognes, croient que c'est ce volatile au grandes ailes, au bec allongé et pointu, aux pattes surélevées comme une paire d'échasses, qui apporte du ciel tous les petits frères et toutes les petites soeurs qui arrivent chez eux. Lorsqu'ils aperçoivent les premières cigognes, au printemps, ces gamins les saluent de ce compliment qui est presque comme une prière: "Cigogne, cigogne, t'as de la chance: tous les ans tu passes en France! Cigogne, reviens donc chez nous! Apporte-nous un p'tit pioupiou!" Et quelquefois ce voeu se trouvait exaucé!...

Même à l'école nos petits Alsaciens font des leurs, pour faire voir où en est la germanisation "méthodique". On m'a rapporté, il y a de cela quelques années, ce petit incident, typique en son genre, qui se produisit dans une école, le jour où l'inspecteur impérial allemand y faisait sa tournée d'inspection: "Qui pensez-vous, dit-il aux enfants, qui pensez-vous que je suis?" Personne ne bougea. Mais lorsque l'inspecteur insista, un petit bout d'homme du fond de la salle leva le doigt et répondit, à la confusion du pauvre maître d'école qui n'en était pas responsable, puisqu'il était allemand lui-même: "Je sais, moi, ce que vous êtes: vous êtes un **Prussien!**"

L'ouvrier alsacien, lui aussi, fait sa petite campagne de persiflage contre les Boches. Il lui suffit, pour cela, de rouler dans ses doigts sa cigarette de bon et honnête Caporal: il n'en faut pas davantage pour ennuyer un Boche, car celui-ci est incapable d'en faire autant! Le Boche ne sait pas davantage nouer sa cravate avec cette aisance et ce goût qui caractérisent le Français ou l'Alsacien.

Mais il y a en Alsace des vexations et des contrariétés plus nombreuses à souffrir de la part des oppresseurs qu'il n'est possible de dire ici. Les vandales de Reims ont fait tout ce qu'ils ont pu pour dépouiller les Alsaciens de leurs souvenirs historiques français. Le monument du général Kléber, à Strasbourg, dérange depuis longtemps ces forcenés qui rêvent d'aller sur ses brisées, dans les sables où le Sphinx et les Pyramides projettent leur ombre comme un défi à toutes les forces destructives. La mairie de Strasbourg voulait supprimer ce bronze magnifique, et transporter ailleurs les cendres du grand général déposées sous le monument. On prétextait des raisons de circulation. Le véritable motif, le voici: c'est que chaque année, dans la nuit du quatorze juillet, les étudiants alsaciens de Strasbourg forment un monôme et, dans le plus grand silence, chapeau bas, font le tour du monument et du tombeau du général Kléber, puis disparaissent, sans dire un mot, dans les rues tortueuses de la vieille cité. Leurs lèvres restent immobiles mais au fond de leur coeur les accents de la Marseillaise frémissent comme un souvenir ou comme une espérance dont on vit! Faut-il d'ailleurs rappeler que la Marseillaise fut chantée à Strasbourg pour la première fois? Rouget de Lisle, on le sait, en conçut les paroles et la musique dans la nuit du 24 au 25 avril 1792, à Strasbourg, comme chant de guerre de l'armée du Rhin. Cette nuit-là le jeune poête fit entendre la Marseillaise chez le maire de Strasbourg, M. de Dietrich, dont la fille tenait le piano d'accompagnement. La gravure représentant cet épisode mémorable se trouve encore dans bien des demeures d'Alsace.

S'il est vrai qu'aimer c'est beaucoup souffrir, l'Alsace a conservé à la France tout son amour. Et qu'on ne vienne pas nous dire que cet amour est un caprice inspiré par l'esprit de contradiction et de rébellion contre l'autorité qui gouverne là-bas. Voici ce que nous rapporte M. Dontenville, professeur agrégé d'histoire, dans un numéro assez récent du journal hebdomadaire l'**Alsacien-Lorrain de Paris:**

"**L'Alsace était annexée à la France depuis les traités de Westphalie en 1648, sauf Strasbourg qui subit le même sort en 1681 seulement. Or, soixante ans après la conquête, vers la fin du règne de Louis XIV, nous la trouvons, sinon assimilée, du moins à tel point francisée d'esprit et de coeur, qu'un de nos plus acharnés**

(A suivre sur la dernière page)

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

Le texte comprend une série d'articles dont les titres et les signatures disent assez l'intérêt: Notre Almanach, Joseph Gauvreau; La Ligue des Droits du français, Pierre Homier; La langue et le droit naturel, Mgr L.-A. Pâquet; La statistique canadienne-française, Georges Pelletier; Dormez les aïeules, Madeleine; Mgr Langevin, apôtre de la langue française, le R. P. Villeneuve, O.M.I.; Le Ruisseau, Adjutor Rivard; La langue et la foi, le R. P. Louis Lalande, S.J.; L'article 133 et l'enseignement du français, Henri Bourassa; L'Oeuvre du livre français, J.-B. Lagacé; La langue française et les écoles primaires, l'abbé J.-O. Maurice; Mgr Richard — ses trois grandes amours, l'abbé F. Bourgeois; Les avocats et le parler français, Antonio Perrault; L'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario, Philippe Landry; Un soir d'été (conte du terroir), Père Ambroise; Les clochers canadiens, Albert Ferland; Le français dans le commerce, Léon Lorrain; Le français et l'affichage, l'abbé Etienne Blanchard; Vain Supplice, Albert Lozeau; La jeunesse et le français, Alfred Labelle; Nos héros, Omer Héroux; Des textes de loi, Anatole Vanier.

On y trouve, en outre, le texte et la traduction du fameux règlement XVII, l'allocution prononcée par Mgr Bruchési au Monument National, la fameuse lettre du Cardinal Bégin, celle de l'Université Laval, le discours de M. Gouin et la motion Bullock, tous documents relatifs à la question bilingue.

L'**Almanach de la langue française** se vend 15 sous l'exemplaire chez les principaux libraires. On le trouvera au prix de $1.50 la douzaine, $10 le cent et $75 le mille (plus les frais d'expédition) au Secrétariat général de la Ligue des Droits du Français, Bureau A, Monument National, rue Saint-Laurent, Montréal.

"QUE DEVONS-NOUS A L'ANGLETERRE?"

Par Henri Bourassa, directeur du "Devoir" — 1 vol. in 8o de 420 pages, texte solide

L'objet de cet ouvrage est de déterminer la nature exacte des obligations militaires du Canada.

L'auteur nalyse les diverses étapes de l'histoire militaire du Canada depuis la Conquête anglaise jusqu'à la guerre actuelle. Il dégage ceux des principes de la constitution britannique et de la constitution canadienne qui s'appliquent aux questions de guerre et de défense. Il s'appuie sur l'autorité des hommes d'Etat anglais et canadiens pour conclure que le Canada, comme possession britannique, n'a d'autre obligation que celle de pourvoir à la défense de son territoire.

L'ouvrage est divisé en trois parties: — "La défense nationale" "La Révolution impérialiste" — "Le tribut à l'Empire".

Il est suivi de nombreuses pièces justificatives: textes des lois de la milice; extraits des débats parlementaires et des déclarations des principaux hommes d'Etat canadiens: Macdonald, Cartier, Campbell, Tupper, Dorion, Mackenzie, Laurier, Tarte, Borden, Doherty, etc., etc.; dépêches échangées entre les autorités impériales et canadiennes.

Cet ouvrage, unique dans son genre, sera d'un appoint précieux à tous ceux qui veulent connaître l'histoire, quelles que soient leurs opinions particulières.

Il se vend $1.00 l'exemplaire, plus 15 sous pour frais de poste et d'emballage. On peut l'acheter aux bureaux du **Devoir,** ou en écrivant a l'auteur. Prière de faire les remises postales par chèque ou mandat, **payable au pair à Montréal, et portant le timbre de guerre.** Si une remise est complétée par des timbres-poste, on est prié d'envoyer des timbres ordinaires et non des timbres de guerre.

On trouvera aussi le volume dans les principales librairies.

LE COIN DES DAMES

A mes chères collaboratrices et mes aimables lectrices:

Je vous souhaite à toutes une bonne, une heureuse année. Aux premières qui ont si puissamment aidé à rendre intéressant, dit-on, le "Coin des Dames", je leur envoie un merci du fond du coeur; aux dernières j'ose leur dire que l'encouragement qu'on ne m'a pas mesquiné, a été pour moi un soutien généreux.

Puisse l'année 1916 être pour vous marquée, s'il est possible, par un surcroit de bonheur à votre foyer. Puisse le Dispensateur qui donne la paix, la faire couler abondante sur la tête de ceux qui vous sont chers. Puisse la nouvelle année qui commence être pour nous toutes une année féconde, oui, surtout féconde pour le bien.

GERTRUDE.

QUAND mes chères lectrices auront parcouru ces quelques lignes, la course de l'année "1915" sera terminée et "1916" aura jeté sur nous ses premiers rayons. Aux dernières heures qui s'éteignent, hélas! trop rapidement, un chacun, il me semble, aime à repasser dans sa mémoire les faits mémorables qui en ont marqué le cours. En effet, que d'événements qui laissent les autres indifférents, nous tiennent cependant si fortement au coeur d'après les joies ressenties ou les grandes douleurs éprouvées. Combien d'âmes verront avec une joie sincère se clore cette année car avec elle se fermeront de tristes pages. Ah! qui parmi nous dans l'allégresse comme dans le malheur, dans la joie comme dans les jours sombres, n'élèvera pas cependant ses pensées vers Celui qui baigne l'âme de bonheur et sait aussi faire luire les rayons si ardemment demandés de la consolation et de l'espérance.

Que nous réserve 1916? Voilà bien la curiosité humaine qui voudrait, d'une main tremblante, soulever le voile léger qui cache l'avenir. Pourquoi cet instinct passionné d'essayer à connaître les événements futurs? Il me semble que ce serait amoindrir les joies que la Providence nous réserve et nous faire souffrir doublement s'il nous était permis d'entrevoir même dans un tableau couvert d'ombres ce qu'une nouvelle année a pour nous. Attendons les événements bons ou mauvais, sachant jeter une note de reconnaissance dans nos joies et trouver de nouvelles forces dans les épreuves.

Il est certains moments, au déclin d'une année, où l'âme se repliant sur elle-même se demande si le chemin parcouru a bien été ce qu'il aurait dû être. Nous nous demandons si la vie vécue pendant douze mois avec son double cortège de joie et de tristesses n'a pas amoindri nos nobles pensées, nos sentiments élevés et nos aspirations vers le bien. Une année nouvelle devrait nous faire renouveler certaines promesses faites dans des circonstances où l'âme éprouvait le besoin de devenir meilleure. L'aube d'une nouvelle année est bien faite pour raffermir en nous nos résolutions passés et en former de nouvelles.

Le plaisir de faire rayonner la joie autour de soi, soulager les épreuves et la douleur des autres, répandre dans notre sphère d'action la charité, faire éprouver à l'âme d'autrui ce qu'il y a de bon en nous, montrer par nos paroles que le bien est facile à pratiquer, voilà ce qui devrait être le mobile de notre conduite pendant la nouvelle année.

Certaines personnes voient avec un regret amer les années s'accumuler sur leur tête; d'autres restent inflexibles et indifférents à la fuite du temps. A chacune, cependant, la Providence a marqué une destinée semblable, celle de remplir les devoirs et les charges imposés. Dirigeons donc notre existence vers le bien, la vie est si courte.

Aussi avec quelle satisfaction ne se dira-t-on pas au déclin de "1916", en face d'une conscience en paix, que cette année a été pour chacune de nous, une année remplie de joies réelles, de satisfactions sincères d'avoir accompli nos devoirs et d'avoir fait tout le bien rencontré sur notre route.

GERTRUDE.

29 décembre 1915.

L'invention du téléphone a révolutionné le monde des affaires, et en même temps, je puis dire, l'intimité qui autrefois existait dans les relations avec les parents et les amis sincères. Le temps est-il maussade, une légère indisposition nous force-t-elle à rester au logis, le temps manque-t-il pour se procurer un article sur le fait même; veut-on s'éviter une course pénible et longue et même dire des paroles aigres-douces à un quelqu'un dont on a à se plaindre, vite le téléphone est mis à contribution et on s'en sert largement.

Autrefois — il n'y a pas encore bien des années, — la correspondance était l'unique moyen de communiquer avec nos parents éloignés et nos amis absents. Une lettre, toute courte qu'elle fut, leur apportait nos souhaits de la nouvelle année. Il y avait un vif plaisir de faire vivre les autres de notre vie et avec quel bonheur ces missives étaient lues par les vieux parents.

La lettre du jour de l'an faisait époque dans leur vie parfois monotone et elle était lue et relue avec avidité et rangée ensuite parmi les souvenirs précieux, car c'était quelque chose qui venait se greffer sur le vieil arbre et semblait lui donner un regain de vigueur.

Aujourd'hui, la carte postale commune, passable ou de mérite au point de vue artistique a remplacée la lettre chérie et attendue parfois avec tant d'impatience. C'est plus vite fait, il est vrai, mais il n'y a rien qui semble venir du coeur et qui va au coeur.

D'autres, moins généreux de leurs moments, se servent du téléphone pour transmettre leurs souhaits de bonne année à des êtres chéris vivant dans le village voisin. C'est banal, et le procédé manque de respect et de délicatesse.

Oui, cette belle pratique de la lettre du jour de l'an aux parents est tombée en dessuétude; c'est trop vieux, pas assez moderne.

Nos rapports en ces heureux jours de fête et de réjouissance devraient être marqués d'un respectueux amour filial envers ceux que la distance empêche d'avoir au milieu de nous. Donnons largement aux absents une prodigalité de souvenirs; jetons à pleines mains à ces existences que l'âge rend si frêles l'expression de nos sentiments généreux et exubérants; détachons, s'il se peut, une parcelle de soi-même pour la communiquer à ces êtres qui regrettent de n'être plus jeunes. Revenons bien vite à cette coutume qui paraît démodée et antique; elle a encore un cachet de nouveauté, celle d'être la messagère fidèle de nos souhaits, de notre respect filial et de nos voeux que ni la carte postale ni le téléphone ne peuvent lui imprimer. L'âge rend sensible et ces marques de délicatesse sont appréciées par des coeurs que l'âge rend tendre et plus aimant.

Gertrude.

SOUVENIR DU JOUR DE L'AN

Seule et en Famille

Le dernier coup de minuit résonne longuement dans le silence de la grande maison. La vieille horloge continue son tic-tac monotone, le même depuis un siècle et demi. Sur le cadran de cuivre les aiguilles marquent les premières minutes du nouvel an.

La bonne Mademoiselle Ernestine se retourne dans son lit à courtines d'andrinople brunie. Car elle ne dort guère, Mademoiselle Ernestine, comme les personnes qui ont beaucoup souffert ou beaucoup pleuré. Jadis la nuit de la Saint Sylvestre était bruyante et joyeuse en la vaste demeure des Gaucher. Car toute une tribu revenait au jour de l'an s'asseoir à la table de l'aïeul et celui-ci tenait à recevoir dignement ses fils, ses petits-fils et arrière-neveux. Jusqu'à minuit et au-delà, maîtresses et servantes troussaient dindonneaux et chapons, démoulaient pâtés ou savarins, tandis que les hommes dressaient sur des tréteaux spéciaux les planches et rallonges pour un service de quarante couverts. Les cousins de la Serverie et ceux du Paty, l'oncle de la Fresnaye et la tante Isabelle accostés de leurs enfants venaient dès le matin.

Les hommes entouraient le grand'père, les "brus" bavardaient entre elles... Ernestine, qui de bonne heur était une enfant sage, entraînait dans la cour et dans les granges la bande des petits cousins et organisait d'interminables parties. C'était l'enfance, l'insouciance, la joie au sein de la famille. Le moment vint où la jeune fille dut prendre à la cuisine la place de sa mère, ordonner le repas en habile ménagère; alors elle n'apparaisait à table qu'au dessert, pour recevoir, rougissante, les compliments du cousin Jean...

Puis ce furent les grands deuils. Adieu les joyeux repas de famille! La guerre avait pris les fils de la grande maison, les frères d'Ernestine, deux solides gars... Et le père, désolé de voir partir les soutiens de son nom, ne survécut pas longtemps au deuil de sa race et de sa patrie.

Cependant, un matin de 1er janvier, le cousin Jean se présenta dès l'aube.

"Je vous souhaite une bonne année, Ernestine.

—Moi aussi, Jean, de tout mon coeur."

Ils restèrent un moment silencieux à l'entrée du vestibule. Jean, le premier, osa parler.

"Je viens en quémandeur, dit-il; pour étrennes voudriez-vous m'accorder votre main?"

Un éclair de bonheur illumina la figure de la jeune fille, mais ce ne fut qu'un éclair. Elle entr'ouvrit doucement la porte d'une chambre dans le rez-de-chaussée, et, sans rien dire, montra le fauteuil de sa mère infirme, le lit où dormait encore la petite soeur, puis elle se recula en détournant la tête.

"Jean, dit-elle, mon devoir est de rester près d'elles."

Il y a trente ans de cela. Et maintenant dans la grande maison vide, fière de son sacrifice, mais le coeur brisé, Mademoiselle Ernestine se retourne sur sa couche en attendant l'aube du jour de l'an.

Elle dresse l'emploi de son temps pour cette journée autrefois si bien remplie, aujourd'hui si morne et si désolée.

Elle se lèvera de bonne heure et fera son ménage elle-même, afin de donner congé à sa petite bonne qui lui demandera la permission d'aller chez ses parents. Ensuite, Mademoiselle Ernestine assistera à la messe. Puis elle reviendra s'enfermer chez elle, peut-être pour lire une lettre de la petite soeur, partie bien loin, au bras d'un mari fonctionnaire que l'Administration envoya à l'autre bout de la France.

Des petits mendiants sonneront à sa porte, et elle les embrassera en leur distribuant des friandises et des gros sous.

Un instant elle songe à retenir ces petits pauvres, à les asseoir autour de sa table, à les régaler d'un succulent repas, à réchauffer son pauvre coeur de vieille fille au contact de leur sémillante gaieté... Mais ils ne voudront pas rester près d'elle: ils seront pressés de regagner leur misérable logis avec leur moisson d'étrennes, car, dans la plus misérable chaumière le jour de l'an réunit la famille.

* * *

Le soleil s'est levé. L'horloge a de nouveau sonné douze coups. Le programme de Mlle Ernestine s'est fidèlement accompli. La petite bonne est partie de bonne heure: le facteur a remis la lettre attendue. En sortant de l'église, Mademoiselle Ernestine a vu passer au grand trot, une voiture chargée d'enfants emmitouflés de cache-nez. C'était le cousin Jean qui conduisait toute sa famille au Hayé, chez les parents de sa femme... Les petits mendiants sont venus et repartis bien vite, pressés d'acheter leur "tournée" avant midi.

La vieille fille est assise dans cette salle qu'anime seul le déclic de l'horloge ancestrale. Qu'il sera triste le repas solitaire à cette même table de chêne massif où elle a vu tant de gais convives!..

Voici qu'elle se lève soudain, remplit de vivres, de vin, de vêtements un grand panier qu'elle emporte à son bras.

... ...

Il est 5 heures. La nuit tombe. Agenouillée sur une dalle de granit que surmonte une croix de fonte, son panier vide auprès d'elle Mademoiselle Ernestine, absorbée dans une méditation profonde, ne songe pas à sortir du cimetière...

La vieille fille, en visitant le bon Dieu, les pauvres et les tombes de ses morts — ces trois oubliés de nos fêtes mondaines — vient de passer, elle aussi, son premier jour de l'an en famille.

J. Romain.

Si vous souffrez de cors et de verrues, vous trouverez dans le Holloway's Corn Cure un remède qui vous en délivrera.

IL EST IMPOSSIBLE DE DELOGER LES ALLIES DE SALONIQUE

Telle est la déclaration faite par le général de Castelnau après une étude approfondie de la situation et une tournée d'inspection d'une durée de plusieurs jours

Athènes, 29. — "Avec nos batteries de grosse artillerie et les troupes qui sont placées derrière elles, il est impossible de déloger les forces alliées de Salonique", a déclaré le général de Castelnau, chef de l'état-major général français, dans une interview accordée au correspondant de l'Associated Press.

Cette déclaration du général de Castelnau a été soumise à M. Jean Guillemin, ministre de France, et approuvée par lui.

Le général de Castelnau a accordé cette interview après avoir été reçu ce matin par le roi Constantin et avoir assisté à un déjeuner donné à la légation française. Un grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée et de la marine grecques, et plusieurs amis intimes du roi, assistaient à ce déjeuner.

—A Salonique, a ajouté le général de Castelnau, la situation est excellente. J'ai passé plusieurs jours à examiner la région. Je dois dire que j'ai rarement vu un emplacement se prêter mieux à la défense.

"Je dois dire aussi que la position est des plus favorables, aussi bien pour prendre l'offensive que pour se tenir sur la défensive."

On demanda alors au général si les alliés pensaient prendre l'offensive à Salonique au printemps prochain.

"Le printemps nous le dira, répondit-il. Il est impossible d'escompter si longtemps à l'avance les exigences de la situation militaire. Si cette décision est prise, l'offensive des alliés s'opérera dans des conditions tout à fait favorables.

"Quelle impression avez-vous recueillie de votre entretien avec le roi?" demanda alors le correspondant.

"Le fait d'avoir été reçu par le roi, bien qu'il soit malade, m'a profondément touché. Il s'est montré extrêmement cordial. Les Grecs se sont montrés des plus courtois à mon égard."

"Et en France, général, dans combien de temps pensez-vous que la guerre sera finie?"

"Cela n'a pas d'importance. La seule chose importante est que nous remportions la victoire tôt ou tard. En France, tous les Français et toutes les Françaises sont prêts à tout faire pour arriver à la victoire complète. Soit en France, soit ici, on ne faiblira pas; car non seulement la France est résolue à vaincre, mais la France est sûre de vaincre."

Une foule énorme, dans laquelle se remarquait un grand nombre de soldats grecs, s'est portée devant la légation française et a acclamé le général de Castelnau.

* * *

Paris, 29. — Une dépêche de Salonique au "Temps" dit:

"Les journaux de Sofia annoncent que la Bulgarie a décidé, en attendant le retour des conditions normales, que toutes les propriétés appartenant à l'Etat, aux Eglises et aux écoles, dans les régions serbes occupées, seraient administrées par le gouvernement bulgare.

"Le "ministre des propriétés publiques" indiquera, en même temps, par circulaire, aux maires des municipalités, aux préfets et aux administrations appartenant à "l'ancien royaume de Serbie", la manière d'administrer les propriétés publiques et les propriétés "sans propriétaires".

"D'après des renseignements fournis par le ministère des finances bulgares, les Bulgares accepteront la monnaie d'argent serbe pour soixante-cinq pour cent de sa valeur et celle de nickel pour cinquante pour cent.

"Les Autrichiens n'accordent que cinquante pour cent.

"Les financiers bulgares craignent que la Bulgarie ne soit inondée d'argent serbe.

"Le ministre des finances a décidé de ne pas accepter de papier monnaie serbe, parce que, déclare-t-on, la Banque nationale serbe a quitté le pays en emportant soixante et un millions de francs et en laissant, pour toute la population, trois cent quatre-vingt millions de francs en papier monnaie.

"De manière à soulager la misère de la population, le gouvernement bulgare a fait appel à l'Autriche et à l'Allemagne dans le but de régler la question monétaire de la Serbie, mais les échanges de vues n'ont donné jusqu'ici aucun résultat.

"On étudie l'offre d'une banque de Sofia disant qu'elle est prête à accepter le papier serbe à soixante pour cent de sa valeur."

* * *

Rome, 29. — La Serbie a envoyé en Italie 30,000 prisonniers autrichiens qui seront internés en Sardaigne, sous la surveillance d'officiers serbes.

LE CHAPELET DU JUIF

Un vénéré prélat a reçu de son domestique, appelé sous les drapeaux, une lettre dont nous extrayons ce passage:

Depuis le jour où je suis parti pour le front, je n'ai pas cessé de me recommander à la Sainte-Vierge, et elle, de son côté, m'a visiblement protégé dans tous les combats auxquels j'ai pris part.

Voici un trait que je n'oublierai jamais et que je regarde comme un miracle de la puissance et de la bonté de Marie. Le 29 septembre, c'est-à-dire le deuxième jour de l'attaque, à laquelle la moitié du régiment a participé, nous nous trouvions dans un bois; derrière nous, les canons français bombardaient les Allemands. Assis par terre, je priais Dieu quand survint un de mes camarades, un Israélite, qui me dit:

—Tiens, Sayour, prends ce chapelet que je viens de ramasser, tu es chrétien, garde-le.

Je prends le chapelet, je baise la croix et je me mets à compter les grains pour voir si le chapelet était bien complet. A ce moment-là même, un obus éclate à deux mètres de moi, tue trois camarades qui étaient à mes côtés et me laisse absolument indemne... Je tenais le chapelet à la main, et je suis persuadé que la Sainte Vierge a intercédé en ma faveur.

BIEN MIS EN PLACE

L'histoire s'est passée à Bourg-en-Bresse.

Une dame se présente chez son percepteur pour acquitter ses impositions. Mais quel est l'insigne qu'elle porte sur son corsage? L'insigne du Sacré-Coeur: un bouton blanc orné d'un coeur rouge.

—Si vous n'ôtez pas cet insigne, je ne pourrai recevoir votre argent, dit le percepteur, M. C.., connu dans le pays pour ses opinions anticléricales.

—Si vous ne voulez pas recevoir mon argent, vous viendrez le chercher chez moi, répondit la dame. Mais vous ne me gênerez nullement, ajouta-t-elle, si vous mettez votre petit tablier.

DOUBLE MIRACLE

La soirée de Noël d'un vieux garçon découragé

Sauvé par la messe de minuit

On était au vingt-quatre décembre. Paris était triste: la neige et le froid endeuillaient la ville, la recouvrant de blanc et de gris. Les passants allaient vite par les rues et les boulevards, le col relevé, les mains dans les poches, et les petites boutiques de Noël avaient si peu de clients que plusieurs avaient fermé leur auvent.

Ce jour-là, Paul Savoye s'était réveillé plus énervé encore que les autres jours. Dans son appartement de l'avenue Bugeaud, où il avait entassé avec beaucoup de goût, de belles choses et de curieux bibelots, il se voyait comme enterré dans sa solitude. Vieux garçon et vieux beau, il avait eu la vie facile et agréable avec une belle fortune qu'il avait su défendre contre "les belles affaires", toujours offertes et contre les emprunts de ses amis. Il venait de dépasser la cinquantaine; il avait perdu quelques cheveux et gagné un peu d'embonpoint; il s'ennuyait, et la neurasthénie l'enveloppait comme une pieuvre, de ses tentacules. Il se sentait pris du mal terrible qui s'attache de préférence aux oisifs et qui les étouffe peu à peu jusqu'à l'heure de la folie tragique.

Il avait sonné son domestique et, sa toilette achevée, il avait défendu qu'on vînt le déranger de toute la matinée.

Alors, il était allé à la fenêtre pour regarder tomber la neige.

"La neige! pensait-il, elle tombe aussi sur mon coeur et sur ma vie. Seul! toujours seul! L'ennui est entré en moi pour n'en plus sortir. Me marier, à mon âge. Quelle folie! Les femmes ne peuvent plus m'aimer. Ma vie est finie. Je l'aime cette neige. Elle me parle. Nous nous comprenons. Entre la nature et moi, il y a, en ce moment, communion d'âme et de sensations. J'ai compris le printemps quand j'étais jeune; plus tard, l'été et l'automne; maintenant je comprends l'hiver. C'est la fin.

"Que ferais-je encore dans la vie? J'ai vécu en égoïste, et maintenant je reste seul. Presque tous mes amis sont morts, si toutefois j'ai eu des amis parmi ces camarades de cercle, de monde et d'amusement. Ils ont bien fait de partir avant l'heure mauvaise. Je reste seul, comme un exilé; bientôt je ne serai plus qu'un pantin ridicule. Ne faut-il pas baisser le rideau quand la comédie est jouée? Ce qui vient après n'est jamais intéressant.

"Allons, j'aurai du courage. Je finirai avant l'année. J'enverrai mes étrennes auparavant, pour ne pas en frustrer ceux qui les attendent; je léguerai quelque chose aux pauvres, aumône peu coûteuse, puisque seuls mes héritiers paieront. Mes héritiers! Des neveux à la mode de Bretagne, des égoïstes aussi; ils seront enchantés d'apprendre ma mort, viendront en deuil à mon enterrement, avec des figures de circonstance, et ils s'en iront très gaiement. Ils sont riches pourtant, mais jamais on n'a assez.

"Qu'ai-je à faire encore? Mon testament est prêt... Ah! oui, ce secrétaire! Les lettres à brûler! C'est le roman de ma vie, le roman que j'aimais tant, et qui n'est plus que le roman comique. Je vais donc achever de vivre en détruisant le passé!"

* * *

Paul Savoye ouvrit son secrétaire, y prit quelques liasses de lettres, et s'installa devant son feu de bois, dont il ne voulait pas se priver, malgré le calorifère. Il aimait la flamme pétillante, y voyait danser ses souvenirs, et se consumer son coeur avec sa vie.

Une à une il effeuilla ces lettres souvent lues, se remémora tout ce qu'elles disaient, et les vit brûler sans regrets, avec un sourire triste et amer. Quant vint l'heure du déjeuner, il avait fini. Il ferma son secrétaire et eut la sensation de fermer un tombeau vide.

(A suivre sur la page 7)

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LES PRETRES, CA C'EST RICHE

Toutes les fois que j'entends répéter: "**les prêtres sont riches**", je mets intinctivement la main dans ma poche, espérant découvrir, dans quelque coin inexploré de ma soutane, une poignée de billets de banque: tant il est vrai qu'elle avait raison cette canaille de Voltaire, quand elle disait: "Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose". C'est étrange, mais c'est bien comme ça; oui, il en reste toujours quelque chose, surtout quand le mensonge attaque les prêtres.

Voilà bien des années que je suis curé, et que je palpe mon porte-monnaie, et, le misérable, il reste toujours plat comme une crêpe; mais enfin je suis riche, car on le dit: donc ce doit être vrai!...

Les prêtres, ça c'est riche! Savez-vous d'où vient cette opinion? j'ai cherché et je cherche encore. Serait-ce de ce que les curés paient, régulièrement et sans marchander, les factures du boulanger, du boucher, de l'épicier et du tailleur; tandis que tant d'autres clients, qui ont chevaux et automobiles, qui suivent les exigences de la mode, se font affreusement tirer l'oreille et finissent par oublier dettes et fournisseurs? C'est possible.

Cela vient-il peut-être du fait que quelques curés logent dans de beaux presbytères? Mais ces presbytères ne sont pas plus aux prêtres que l'hôtel Windsor n'appartient aux employés qui l'habitent. Or si vous alliez dire à ces braves gens: "Que vous êtes donc riches: vous habitez une si belle maison!" ils vous traiteraient de farceur ou de fou. Auraient-ils tort?

De même les presbytères n'appartiennent pas aux curés, mais à la paroisse; ils y logent, mais ne peuvent pas les vendre. Et puis s'il y a des presbytères confortables, il y en a d'autres qui ne le sont pas.

Mais enfin, **les prêtres, ça c'est riche!** on le dit, donc c'est vrai.

Je connais pour ma part plusieurs curés; les uns à la chevelure couleur de neige, les autres, hélas! sans cheveux, ou avec si peu, qu'il est inutile d'en parler. Or, tous ces confrères donneraient leur démission, mais une pensée les arrête: "Si je pars, que vais-je me mettre demain sous la dent: car j'ai encore un peu d'appétit, et je n'ai pas le sou!" Pauvres curés, pensez-y donc, examinez bien, vous devez être riches, car c'est entendu: **les prêtres, ça c'est riche!**"

—"Oui, ils sont riches, m'a dit un jour un mangeur de prêtres, car c'est clair comme le jour, les prêtres travaillent pour de l'argent."

—Si c'est vrai, lui ai-je répondu, ils font alors comme toi et comme tout le monde. Car je ne pense pas, que tu veuilles venir débiter mon bois, transporter mon charbon et mes patates pour rien. Tu te ferais payer, comme l'avocat fait payer ses avis, le médecin ses visites et ses pilules, l'épicier ses tomates et ses choux. Or, le prêtre te donne quelque chose: il te donne son temps. Il instruit tes fils, écoute tes misères, au confessionnal et au presbytère, et, en cas de maladie, il court chez toi, l'hiver comme l'été, la nuit comme le jour. Or, ce travail ne te semble-t-il pas appréciable à prix d'argent? Et cependant depuis que tu es baptisé, as-tu jamais reçu un compte ainsi libellé:

M. Jean-Baptiste Un Tel
doit à M. le Curé

	$	c
Pour visites de jour....		
Pour visites de nuit		
Catéchisme à ses enfants		
Consultations		
Baptêmes		
Confessions		
Communions		
Sermons		

Non, non, jamais tu n'as reçu pareille facture.

C'est qu'en effet, l'Eglise défend absolument à ses prêtres de recevoir des honoraires pour ce qui regarde le ministère. Elle leur interdit aussi tout commerce, afin qu'ils soient toujours à la disposition des paroissiens.

Cependant le prêtre doit vivre, pauvrement, il est vrai, mais honnêtement. Voilà pourquoi l'Eglise fait appel à la générosité de ses enfants. Quand une paroisse se forme, il se passe un contrat véritable entre le pasteur et les fidèles. Ceux-ci s'engagent à assurer, par la dîme ou la cotisation, un revenu suffisant au prêtre, qui leur donnera en retour ses prières, son temps, et, au besoin, sa santé et sa vie.

Or, savez-vous bien quels sont les revenus de ces prêtres contre lesquels on crie si fort, qu'on accuse d'être si riches? Examinons la chose, en hommes sérieux qui ne s'emballent pas, mais veulent des chiffres.

Et d'abord, on ne vient pas au monde curé, pas plus que député, avocat ou médecin.

Voici donc un enfant, qui sent en lui l'appel de Dieu; il a douze ans. Que va-t-on en faire? L'envoyer au collège. Là, il passera huit ans et quatre autres au grand séminaire. Or, de douze à vingt-quatre ans, c'est effrayant l'appétit que l'on a; c'est effrayant comme rien ne résiste. Aussi les parents doivent-ils se saigner de 200 belles piastres par année, pour pension, livres, habits et voyages du futur prêtre; ce qui, jusqu'au jour de l'ordination, va se monter à la somme rondelette de 2,400 piastres.

Le nouveau prêtre, il est vrai, n'a pas encore touché un sou de revenu, mais attendons, **les curés sont riches**; et il est prêtre enfin.

Le nouvel ordonné reçoit sa nomination. Ira-t-il tout droit à la cure de Notre-Dame? Comme poste, on lui assigne un collège ou une paroisse; il sera petit vicaire ou professeur, une quinzaine d'années. Les piastres vont-elles enfin pleuvoir dans sa poche, comme dans celle de nos députés? va-t-il enfin pouvoir payer ses études? Quel sera son traitement? il aura de 40 à 200 piastres au plus par an: de quoi s'acheter une soutane, des livres, quelques paires de bas, aider les malheureux les plus délaissés. Il gagnera de 30 à 60 sous par jour, pendant que la laveuse de plancher et le balayeur de rue empocheront une à deux piastres, et nos hommes de professeur, de 5 à 20 piastres par journée. Mais console-toi, petit vicaire, tu es riche, car c'est entendu **tous les prêtres sont riches.** Tu ne le savais peut-être pas, mais on le dit, donc c'est vrai.

Notre vicaire touche à la quarantaine. S'il a eu le bon esprit de vivre jusque-là, on le nomme curé dans quelque petit poste du Nord, ou dans une paroisse en formation. Sera-ce enfin pour lui le Klondike, avec ses mines d'or? Obligé maintenant de tenir maison, le voilà réduit à monter son ménage, payer une servante, acheter vaisselle, batterie de cuisine, lit, cheval. Avec un traitement de 400 à 600 piastres par année, comment, pauvre curé, vas-tu te tirer de là? Emprunte, fais des dettes. A force d'économie peut-être parviendras-tu à les payer en quelques années. Mais ne perds pas courage, **les curés sont riches.**

Je vous le demande, quel médecin, quel avocat, quel bourgeois se contenterait d'un revenu aussi modeste? Le salaire de la plupart des curés n'est même pas aussi élevé que celui des menuisiers et des plâtriers qui gagnent leur deux piastres et demie par jour.

—Mais à Montréal, direz-vous, les curés ont plus que cela!

—C'est vrai. **Dans les grosses paroisses** leur traitement s'élève jusqu'à 1,200 piastres par an; près de trois piastres par jour. Mais ils doivent tenir maison, payer deux ou trois servantes, chauffer, laver le presbytère, recevoir convenablement les hôtes. Et puis que de misères publiques et cachées qui viennent frapper à la porte du presbytère! C'est une famille qu'il faut assister, un enfant qu'il faut placer au collège, c'est une oeuvre paroissiale qu'il faut encourager. Comment avec leurs 1,200 piastres et le casuel les curés peuvent-ils s'en tirer? Je n'en sais rien, surtout quand j'entends des médecins, et des avocats m'avouer qu'avec une somme triple, ils ne parviennent pas à rejoindre les deux bouts. Heureusement que **les curés sont riches.**

—Mais la dîme, la fameuse dîme ou support, que le curé exige, dont il parle si souvent, qu'il réclame à sa visite, cela doit donner un gros revenu.

—Oui; mais ce revenu à qui va-t-il? Au curé? non. A Montréal, il revient à la fabrique: il sert à payer l'entretien de l'église, les taxes, la lumière, le chauffage, il sert à éteindre la dette. Le curé collecte, la paroisse encaisse; le curé a l'odieux, les avantages sont pour les paroissiens. Et parce que le curé veille au bien général, qu'il fait rentrer l'argent, on crie: **Il est riche; les curés sont riches!** Est-ce que cela a du bon sens? qu'en pensez-vous?

D'ailleurs quels sont ceux qui crient le plus fort contre la prétendue richesse des prêtres? Précisément ceux qui ne paient pas leurs dîmes, ceux qui, pour sauver les apparences, mette généreusement un sou percé ou un bouton dans le plat, aux quêtes des grandes fêtes.

Voilà ceux qui trouvent que le curé ne travaille que pour l'argent, qu'il demande toujours, qu'il ne pense qu'à l'argent.

A l'avenir, en entendant ces hâbleurs parler des richesses du clergé, les vrais chrétiens hausseront les épaules et passeront leur chemin.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

L'INDEPENDANCE DU PAPE

Rome, le 9 décembre 1915.

Quand l'Italie fut sur le point d'entrer en guerre, un parti peu nombreux, mais remuant, — le parti des apostats, — réclama que la **loi des garanties** fût suspendue.

Le gouvernement italien, présidé par l'honorable Salandra, fut laquelle toutes les prérogatives souveraines reconnues au Souverain Pontife d'un avis exactement contraire. Il fit publier une note officielle suivant laquelle toutes les prérogatives souveraines reconnues au Souvrain Pontife par la loi des garanties seraient scrupuleusement respectés.

Mais il lui fallut bien reconnaître que la loi des garanties était insuffisante. M. Orlando, garde des sceaux, l'a pratiquement constaté dans le remarquable discours qu'il prononçait à Palerme, le 21 novembre dernier.

"L'éventualité de la guerre n'y trouvait pas (dans la loi des garanties) de dispositions déterminées: l'omission ne s'expliquait point par une sorte d'imprevoyance, mais, au contraire, comme l'attestent les actes parlementaires du temps, par l'hésitation et la perplexité que suscitait la perspective des graves complications que cette éventualité aurait déterminées, en une matière déjà aussi ardue par elle-même.

"Eh bien, ces difficultés qui avaient rendu perplexes de si grands hommes, nous les avons affrontées et surmontées par le seul moyen d'une observation scrupuleuse de la loi, non seulement en maintenant inaltérées toutes les garanties qu'elle déterminait, mais **en comblant,** avec un esprit de large interprétation du principe fondamental de la loi elle-même, **quelques lacunes que l'expérience mettait à nu.** Et ce principe fondamental de la loi c'est de reconnaître et de garantir cette forme spéciale de souveraineté spirituelle. De cette manière, tandis qu'en d'autres luttes gigantesques d'intérêts et de peuples, mais non plus gigantesques que celle-ci, la qualité sacrée de Chef de l'Eglise n'avait pas empêché que le Souverain temporel souffrît des persécutions et des violences, la prison ou l'exil, de Grégoire VII, — dans l'effroyable tempête d'aujourd'hui, qui n'a pas épargné les principes les plus indiscutés ni les empires les plus puissants et qui a montré ce que valent les engagements internationaux les plus solennels, le Souverain Pontife gouverne l'Eglise et exerce son très haut ministère avec la plénitude de droit, avec la liberté, la sécurité, le prestige qui conviennent à l'autorité vraiment souveraine qui lui appartient sur le terrain spirituel."

Et, de fait, le ministère Salandra s'est appliqué avec bonne volonté à respecter l'indépendance souveraine du Pape.

S. S. Benoît XV l'a reconnu explicitement dans son allocution consistoriale.

On a pu voir, dans le **Giornale d'Italia** de mardi soir, daté du 8 décembre, que cette haute sincérité du Pontife avait été fort appréciée dans les sphères officielles italienes: cet important organe comparait les paroles prononcées par le Pape actuel en face de gouvernants animés de dispositions bienveillantes, à la grave formule par laquelle Léon XIII avait caractérisé, il y a trente ans, la condition intolérable que faisait au Saint-Siège l'hostilité d'autres gouvernants: **Sub hostili dominatione constitutus.** Mais ces circonstances modifiées ne tiennent pas toutefois à la loi des garanties elle-même une solidité qu'elle n'a point; c'était hier matin que le **Messagero,** organe principal du parti que nous définissons plus haut, redisait explicitement ceci:

"Nous croyons qu'elle (la loi des garanties) représente une phase périmée dans notre législation et, à la veille de la guerre, encouragées par le sentiment de juristes éclairés, **nous soutinmes la nécessité d'une interprétation différente de celle qui lui fut donnée ensuite par le gouvernement.**"

Ce qui est vrai, — le Saint-Siège, répétons-le, l'a explicitement reconnu et des notes officielles de la secrétarerie d'Etat ont ensuite souligné cet auguste témoignage — ce qui est vrai, c'est qu'avec un sens politique supérieur, et aussi, nous en sommes persuadés, avec un haut sentiment du devoir, le ministère Salandra a voulu que l'indépendance souveraine du Saint-Siège fût effectivement respectée.

Qu'il ait été en cela bien inspiré du point de vue international, certaines tentatives de la presse allemande l'ont surabondamment démontré.

On se rappelle ce phénomène étrange de journaux juifs et luthériens qui, dès l'ouverture du conflit entre l'Italie et l'Autriche, insistèrent, à Berlin et à Vienne, sur la nécessité de rétablir le pouvoir temporel. A la vérité, ces **zelanti** inopinés rêvaient de faire d'une pierre deux coups, — je veux dire: de procurer des embarras au gouvernemnt italien et de soulever en même temps contre le Souverain Pontife ses fils de Rome et toute la nation italienne.

La sagesse du Saint-Siège n'a pas peu contribué à déjouer cette manoeuvre. Le mot historique du cardinal secrétaire d'Etat "**que le Saint-Siège n'attendait pas des baïonnettes étrangères l'amélioration de sa situation, mais du bon sens et de l'équité du peuple italien**", a coupé court à toute tentative d'exploiter de la sorte la cause sacrée du Vicaire de Jésus-Christ.

Mais le Saint-Siège eût justifié les inquiétudes exprimées au sujet de son indépendance s'il avait considéré l'actuelle bienveillance des gouvernants italiens comme une solution définitive, ou si, d'un coeur léger, il avait pris son parti de l'éloignement qui s'est imposé, comme une nécessité morale, aux représentants des nations hostiles à l'Italie. Relisez cette phrase de l'allocution consistoriale: "Nous ne saurions relever sans douleur un soupçon qui a pu naître de l'autre côté des belligérants, le soupçon que, par les sphères officielles italiennes: cet important organe comparait les paroles actuellement en guerre, Nous Nous laisserions, dorénavant, régler et guider par les seules suggestions de ceux qui peuvent Nous faire entendre leurs voix."

Quand M. Orlando incorporait à la loi des garanties, comme le principe dont celle-ci a entendu assurer le respect, l' "autorité vraiment souveraine qui appartient au Pontife suprême dans l'ordre spirituel", il énonçait, au vrai, le problème que la loi des garanties a voulu résoudre. Et, en voulant le résoudre, quoique sans y parvenir, les auteurs de cette loi ont en effet rendu hommage à une souveraineté d'un ordre supérieur, dont l'indépendance doit être totale et manifeste. A cette souveraineté les gouvernants actuels de l'Italie ont rendu hommage, une seconde fois, en s'appliquant, avec bonne volonté, à éliminer les inconvénients dont la guerre a entouré son exercice.

Mais, une seconde fois aussi, d'une façon qui est à leur éloge, ils ont constaté pratiquement que le problème subsistait, puisqu'ils s'appliquaient de nouveau à le résoudre et que la force même des choses les empêchait d'y réussir réellement.

C'est que, comme l'expliquait récemment un très remarquable article du **Corriere d'Italia (Questione piu alta,** 24 novembre), l'indépendance souveraine du Pape est la suprême expression de la plus haute des questions: celle des "rapports qui peuvent intervenir entre les pouvoirs publics de n'importe quelle nation et le Saint-Siège qui exerce dans le monde entier le pouvoir de juridiction de l'Eglise catholique...

"La souveraineté juridique spirituelle appartient au Pape comme un droit qui lui est propre à lui et à l'Eglise qui est personnifiée en lui..."

B. Sienne.

POUR QUI VOTER?

—Vous n'entrez pas, Monsieur le curé?

—Tiens, c'est toi, Jacquot!

Et oui, c'était lui, qui, assis sur le seuil de sa porte, la pipe au bec, humait la brise du soir.

—Oh! pardon, mon ami, je ne t'avais pas remarqué. Ça va bien?

—Pas mal; merci, Monsieur le curé. Vous me ferez le plaisir d'entrer et de faire un brin de causette, n'est-ce pas? D'ailleurs vous me le devez; souvenez-vous qu'à notre dernière rencontre, vous m'avez invité à causer politique. Ce soir peut-être nous pourrions...

—Eh bien, soit! si le coeur t'en dit.

Et Jacquot avait déjà ouvert la porte du salon et me tendait une chaise.

Tu l'aimes donc bien la politique!

—C'est que voyez-vous, Monsieur le curé, ça fait belle lurette que je la courtise, je ne serais pas canadien si je ne l'aimais pas un brin. La politique c'est la blonde des gens mariés.

—Elle peut se vanter de nous en avoir fait faire de jolies, ta blonde!

—Oh! Monsieur le curé, vous êtes bien sévère pour elle. Vous ne l'aimez donc pas? Alors vous allez en faire des potées de mauvais sang par le temps qui court! car ce n'est que bleu d'ici, rouge de là. On discute, on se boude, on se chicane, on se bat. Les élections font chavirer les têtes.

—C'est un malheur, Jacquot. Quand les têtes chavirent le bon sens s'en va.

—Et le whiskey donc, Monsieur le curé! Comme ça, d'après ce que je puis voir, vous êtes opposé à la politique?

—A la politique, non, c'est trop dire; mais à la mauvaise politique.

Je veux, comme tout bon citoyen doit le faire, une administration honnête, qui déteste le **boodlage** et les **boodlers,** fasse valoir les deniers publics pour l'intérêt général du pays et garantisse ses droits à chacun, même aux minorités, même à l'Eglise, même à Dieu; cette politique je l'aime et je la prêche.

Mais il en est une autre qui nous divise et peut-être nous perdra, c'est la politique de parti. On voit rouge, ou on voit bleu. Tout ce qui ne porte pas nos couleurs ne vaut rien, et tous les moyens sont bons pour le combattre, même la calomnie. Mais un homme porte-t-il nos couleurs, il grandit, il se transfigure à nos yeux. Nos chefs deviennent des grands hommes plus infaillibles que le pape, et incapables de se tromper; nos candidats seraient-ils bêtes comme des oies prennent à nos yeux des envergures d'aigle. Le talent, la vertu n'existent que dans notre parti, et il n'est pas jusqu'aux bambocheurs incapables et aux polissons que le vernis politique ne transforme à nos yeux en petits saints. Aux partisans les contrats, aux partisans les bonnes places. L'intérêt du parti prime l'intérêt du pays. N'est-ce pas vrai?

—Bien que trop, Monsieur le curé. Mais alors d'après vous quel serait le remède?

—Ce serait de déposer nos lunettes rouges ou bleues, ou au moins de les laver à grande eau pour en atténuer les couleurs; puis de voter non en moutons, mais en hommes et en chrétiens.

—Vous supposez un miracle, Monsieur le curé car l'esprit de parti est tellement enraciné chez nos Canadiens-français qu'un ignorant doublé d'un imbécile, pourvu qu'il porte l'étiquette du parti est sûr de faire mordre la poussière à l'adversaire le plus honnête et le mieux qualifié. On ne choisit pas entre deux candidats, mais entre deux couleurs. On ne considère pas le mérite, mais la cocarde rouge ou bleue.

—C'est ce qui nous perd, mon cher Jacquot. Ce qu'il nous faudrait **à la Chambre,** ce ne sont pas des ignorants ou des paresseux qui passent leur temps à jouer ou à boire dans les couloirs des palais législatifs, et à la tabagie, mais des travailleurs capables d'étudier les besoins du peuple et d'y remédier. Ce ne sont pas des moutons à quatre pattes qui coûteraient moins cher d'entretien. Il nous faut des hommes d'honneur, incapables de prêter la main à des mesures louches, de favoriser une coterie au dépens du bien général, des hommes droits, intègres, **religieux,** mettant Dieu au premier rang, et faisant passer le pays avant le parti, des hommes assez fiers pour se séparer de leurs chefs quand l'intérêt général l'exige.

—Mais la discipline, la discipline de parti, Monsieur le curé!

—La discipline du bon Dieu qu'en faites-vous? "Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes." Le bon Dieu jugera les députés moutons et les électeurs qui les auront choisis; il jugera ceux qui ont élu des députés sans principes, ni caractère, simples marionnettes entre les mains des chefs, des francs-maçons et des partisans de l'intempérance. Car, mon ami, voter pour un mauvais candidat, c'est donner à un homme dangereux le moyen de faire le mal, une arme pour frapper les honnêtes gens; et par suite c'est coopérer d'avance à ses mauvaises actions et charger sa conscience devant le bon Dieu.

—Alors que dois-je faire pour bien voter, car ma conscience est déjà pas mal chargée?

Commence par t'éclairer; pour cela écoute paisiblement les orateurs, réfléchis, consulte des hommes instruits et honnêtes, mais surtout défie-toi des journaux de parti et des cabaleurs, ordinairement ce sont des forts **en gueule,** comme disent nos gens, payés tant par jour pour mentir. Ensuite demande-toi devant le bon Dieu, lequel des deux candidats est le plus chrétien, le plus honnête, et vote pour lui.

—Et si on me fait des cadeaux, des promesses?

—Réponds à ces offres par un coup de botte quelque part. Tu vends tes patates, ton beurre, tes légumes, ton travail, tes animaux, tu ne vends pas ta conscience. Tu es un homme, tu n'es pas une chose ou une bête. Et si l'un des candidats par lui ou ses agents, tente de capter ton vote, vote toujours contre lui: Celui qui est capable de t'acheter sera capable de se vendre; laisse-le chez lui.

—Monsieur le curé, me dit Jacquot, vous devriez bien répéter cela à tous les électeurs, ça ferait du bien à plusieurs.

—C'est ce que je ferai, mon ami, en résumant dans le **Bulletin,** notre causerie de ce soir. Les citoyens de notre paroisse sont assez intelligents et assez patriotes, pour en tirer profit, et travailler par de bons votes au bien général de l'Eglise et de la patrie.

Sur ce, je serrai la main à mon ami Jacquot et j'allai me coucher et rêver aux élections qui devaient envoyer en chambre des députés inaccessibles à l'intérêt personnel, intelligents, travailleurs, patriotes et chrétiens.

Quand nous avons trouvé la paix, persévérons dans la ferveur; les anges de Dieu nous en loueront.



ROTATION

La rotation en culture n'est rien de nouveau. Elle a toujours été pratiquée. Sans elle nos grand'pères n'auraient rien fait de leurs terres.

Leurs champs étaient tous divisés par ce qu'on appelait la clôture du milieu. On semait pendant deux ou trois ans, un côté de la terre et l'autre partie, pendant le même temps, servait de pâturage au bétail. Par ce pâturage la terre était non seulement reposée, mais aussi enrichie par le fumier. Sur le terrain qui avoisinait l'étable, on répandait les fumiers d'hiver pour préparer la terre pour les patates. L'année suivante, sur ce retour de patates, on faisait une assez jolie récolte de blé. Et si vous vous rappelez bien, quand les petits gas engerbaient ce blé qui devait fournir le pain de la famille, le bon vieux père était déjà préoccupé de l'année suivante. Le mil qu'il avait semé avec son blé était-il pris? car l'année suivante, il s'attendait à avoir une bonne prairie.

Cette rotation, bien que très imparfaite, a conservé les terres pendant des années, mais est venu un temps où elle ne suffisait plus. Les terres avaient besoin d'un changement et la Province de Québec l'a fait magistralement, ce changement. Il y a trente ans, notre Province-mère — comme les autres Provinces d'ailleurs — avait une culture pauvre. Des pâturages, complètement dénudés, convertis en champs de grain, n'étaient rien autre chose qu'une désolation. Mais allez y voir maintenant. Ces champs dénudés sont complètement changés en belles et riches prairies de trèfle; les champs de grain ne laissent absolument rien à désirer, et les cultures cerclées, le blé d'Inde, les betteraves, etc., etc., font de ces terres de vrais jardins.

Nous Manitobains, nous avons laissé Québec dans un temps ou les terres étaient ruinées et un grand nombre parmi nous seraient prêts à affirmer que jamais les terres de nos grand'pères n'ont produit de blé. Détrompez-vous: elles en ont produit et en abondance. Mais d'où vient donc qu'elles n'en produisent plus? Nous étions presqu'à la veille de nous poser la même question, quand nous avons remarqué une grande diminution dans nos récoltes. Nous nous en allions à la ruine. Comme l'enfant, dans ce qu'il croit être de grandes difficultés, regarde sa mère, nous nous sommes tournés où pouvaient écouler leur lait les cultivateurs des prairies qui à leur retour, nous ont parlé d'animaux, de beurreries, de fromageries. M. S.-M. Barré, un Canadien de Saint-Hyacinthe, Québec, qui avait déjà des fromageries dans les endroits à pâturages naturels, avait consenti à établir à Winnipeg une fromagerie centrale. pouvaient écouler leur lait des cultivateurs des prairies qui voulaient déjà changer de culture. Soit dit en passant, c'est donc un Canadien français qui a établi l'industrie laitière dans cette Province. Les Cies Crescent ou autres ne sont que la continuation du commerce de M. S.-M. Barré. Aussi c'est à l'une d'elles que ce monsieur avait vendu sa fromagerie de Winnipeg.

Nous ne sommes qu'au dbut de l'industrie laitière qui est la base de la culture ou culture mixte, ou rotation, comme vous voudrez l'appeler. Puisqu'on constate de si grands progrès ailleurs, que craindrions-nous ici? Nous avons sans contredit les meilleures terres de Puissonce du Canada. Pourquoi nos succès ne seraient-ils pas aussi les meilleurs?

Sans doute vous avez encore des terres trop grandes pour y pratiquer la rotation aussi parfaitement qu'on le fait sur de petits terrains. Vous ne pouvez pas dans une année opérer tant de changements.

Ah! vous qui vous plaignez, si vos terres pouvaient parler elles aussi! J'en connais plus d'une qui aurait de graves reproches à faire à leurs propriétaires.

Allons donc, Messieurs, reconnaissez donc que le bon Dieu vous a aimés d'un amour de préférence, quand Il vous a placés sur ces beaux domaines.

A vous d'en profiter. Au commencement de cette nouvelle année, le meilleur souhait que je puisse vous faire est celui-ci: Après le bon Dieu et la Sainte Eglise, aimez bien **votre paroisse** et **vos terres.** Attachez y bien vos enfants et dans un avenir prochain, tous nos cultivateurs seront heureux et prospères.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.40 à $6.65
Bon choix	$5.50 à $5.85
"Feeders"	$5.40 à $5.75
"Stockers"	$5.40 à $5.60
Moyens	$4.25 à $4.75

Taureaux—

Premier choix	$4.75 à $5.00
Moyens	$4.25 à $4.60
Légers	$3.65 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.25 à $5.50
Bons	$4.50 à $4.75
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Excellents	$5.25 à $5.50
Bon choix	$4.75 à $5.00
Bon	$4.25 à $4.50
Ordinaires	$3.75 à $4.00
Conserve	$2.50 à $2.85

Génisses—

Premier choix	$5.0 à $5.65
Bon choix	$5.00 à $5.25
Bon	$4.65 à $4.85
"Stockers"	$5.00 à $5.40

Cochons—

Moyens	$8.70 à $8.75
Bons légers, 110 à 140	$6.50 à $7.00
Légers, 110 et moins	$6.00 à $6.25
(Pigs) Pesants	$6.50 à $7.00
"Stags" et truies maigres	$4.00 à $4.50
Verrats (Pesants)	$3.00

Moutons—

Brebis grasses	$6.25 à $6.75
Moutons	$8.00 à $8.25

Veaux—

De choix, 125 à 225 livres	$6.75 à $7.00
Moyens	$5.75 à $6.25
Lourds	$5.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	30-31

Beurre—

Crèmerie	32-34
Ferme (dairy)	18-26

Saindoux—

En briques	.13¼
Seau (20)	$2.87
Caisse (5)	$8.77
Caisse (3)	$8.85

Fromage—

Nouveau	.18
Twins	.18¼

Viandes préparées—

Boeuf	.10
Veau	.14
Mouton	.15½
Porc	.13½

Viandes cuites—

Jambon	.13-17
Bacon	.20-22
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.08
Poulet	.14
Dinde	.14
Canard	.11
Oie	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$19
Gru	$21

Fleur—

Best Patents	$6.40
Bakers	$5.90
Clears	$5.20
XXXX	$3.95
Avoine roulée	$1.97

Sucre—

Extra, garanti	$7.35

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$16
No 2	$15
No 3	$12
Sauvage, No 1	$13
Sauvage, No 2	$11
Sauvage, No 3	$ 9
Blé, fourrage No 4 la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.45
Avoine cassée	$28
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	115½
No 2 nord	112½
No 3 nord	108½
No 4	104½
No 5	95½
No 6	85½
Fourrage	75½

Avoines—

No 2 C W	.40
No 3 C W	.37
Extra No 1 fourrage	.37
No 1 fourrage	.35
No 2 fourrage	.34

Lin—

No 1 N W C	.189
No 2 C W	.186

ECONOMIE DANS L'ACHAT DE SEMENCE

Ce n'est pas toujours une vraie économie que d'éviter de dépenser de l'argent. Savoir dépenser à propos, c'est-à-dire, obtenir pleine valeur pour son argent, voilà la vraie économie. Lorsque nous achetons de la semence bon marché, nous épargnons peut-être quelques centins, mais nous ne faisons pas d'économie réelle, car la graine bon marché est souvent une semence de qualité inférieure qui ne produit pas de récoltes de la meilleure qualité et ne donne pas un bon rendement. Souvent aussi, elle contient beaucoup de graines de mauvaises herbes. Les mauvaises herbes réduisent la valeur de la récolte; leur destruction exige beaucoup de peines; **la graine bon marché est donc chère à n'importe quel prix.**

Achetez votre semence de bonne heure, mais, avant d'acheter, procurez-vous toujours un échantillon de la variété qui vous est offerte. Faites l'essai de sa pureté et de sa viltalité et vous connaîtrez ainsi sa valeur réelle.

LUZERNE

Le succès dans la culture de la luzerne dépend, dans une large mesure, de la qualité de la graine. Ordinairement, la graine de luzerne que l'on achète appartient souvent à des variétés qui sont beaucoup trop délicates pour la plupart des parties du Canada— des variétés qui ne résistent pas à l'hiver. Assurez-vous donc que la variété que vous achetez est suffisamment rustique pour résister à l'hiver et au printemps, sans être entièrement ou en partie détruite. La luzerne de Grimm ou la luzerne panachée de l'Ontario se sont montrées rustiques dans la plupart des régions agricoles du Canada; on peut donc généralement compter sur elles. Enfin la graine de luzerne de bonne qualité produite dans votre district, est plus sûre que toute autre graine de luzerne, quelle que soit la variété de cette dernière.

TREFLE ROUGE

Les observations que nous venons de faire au sujet de la luzerne s'appliquent également au trèfle rouge. Le trèfle rouge est souvent fort endommagé par l'hiver. Cet insuccès est peut-être le résultat d'un mauvais drainage; il peut être dû aussi au mauvais état du sol, mais souvent c'est la mauvaise qualité de la graine qui en est la cause. La graine de trèfle rouge importée peut avoir été produite dans un climat où les hivers sont beaucoup plus doux qu'au Canada. Cette graine représente des variétés délicates, impropres aux conditions canadiennes, et ne doit donc être achetée que s'il est impossible d'en trouver d'autre.

RACINES

Il est inutile de s'attendre à obtenir de fortes récoltes de bonnes racines, lorsqu'on se sert de mauvaise graine. Examinez donc soigneusement la graine de betteraves fourragères, de navets et de carottes avant de l'acheter, et ne prenez que la graine bien nourrie, de forte vitalité, appartenant aux variétés qui conviennent le mieux à votre localité.

MAIS D'ENSILAGE (BLE D'INDE)

Pour l'ensilage, cultivez les variétés de maïs qui arrivent à l'état "lustré" dans votre localité. Le maïs qui arrive tout juste à l'état "laiteux" ou "pâteux" donne un ensilage sur et aqueux, d'une pauvre valeur alimentaire, et moins bon de toutes façons que l'ensilage fait avec du maïs dont les grains ont atteint l'état "lustré".

Si vous avez des doutes au sujet du choix des variétés de maïs ou de racines, écrivez-nous et nous serons heureux de vous donner des conseils.

GRAIN DE SEMENCE

Préparez de bonne heure le grain de semence que vous devez semer le printemps prochain. Si vous n'avez pas cultivé de parcelle spéciale pour la production de la semence l'été dernier, vous ferez bien de nettoyer très soigneusement à la main le grain que vous avez récolté cet automne. On n'est jamais assez riche pour se permettre le luxe de semer des mauvaises herbes, et on ne peut non plus se permettre celui de semer du grain plus ou moins mélangé d'autres espèces. Votre crible devrait vous donner du grain de semence gros, bien nourri, sans graines de mauvaises herbes. Si votre provision de grain de semence contient un mélange d'autres grains, par exemple, s'il y a de l'avoine dans le blé, ou de l'orge dans l'avoine, vous ferez bien de tirer à la main deux ou trois boisseaux pendant l'hiver de façon à avoir un champ d'un acre ou deux qui vous founiront de la semence pure pour l'année suivante. Le triage du grain à la main peut paraître trop difficile à celui qui ne l'a pas essayé, mais que l'on s'y mette une heure ou deux de temps à autre, et l'on fera beaucoup en quelques semaines sans trop se fatiguer les yeux.

Si vous entretenez le moindre doute sur la vitalité de la semence, essayez-la chez vous, de la manière décrite dans le premier numéro des "Conseils de la saison" ou envoyez-en un échantillon à la division des semences, à Ottawa

LE LOUVETEAU

M. J. Kessel raconte, d'après un journal russe:

Le soir suspendait aux arbres sans feuilles des forêts mouvantes de Pinsk sa lumière rose comme une immense toile d'araignée. Les branches pliaient, chargées de corbeaux dont le croassement tombait, creux et funèbre, sur la clairière.

Dans la masure, appuyée contre un tronc coupé, près du lit dont la couverture moulait une forme rigide, un petit garçon, souffreteux, en haillons, songeait, les yeux secs.

Il y avait trois jours, à la même heure, en rentrant, il avait vu des hussards prussiens sortir en riant et avait trouvé sa mère mourante. Elle s'éteignait bientôt. Il la veillait maintenant...

Un cliquetis d'éperons anima la clairière. Un parti de uhlans passait. Les derniers rayons, caressant l'encolure des chevaux, s'accrochaient aux canons des fusils. Les cavaliers s'arrêtèrent, visiblement inquiets sur la route à suivre.

—Est-ce qu'on sait, avec ces diables de tourbières! grommela un sergent. Ah! mais voici quelqu'un!

L'enfant, en effet, s'était avancé. Il fit comprendre qu'il guiderait les soldats, pourvu qu'on lui donnât à manger.

On lui tendit du pain bis, quelques oignons; la colonne s'ébranla; le petit avait pris un sentier et les uhlans le suivaient au pas.

La nuit était venue. En fines mèches pâles, les rayons léchaient la terre parmi les troncs, tandis que la cime des arbres, tout enveloppée de lumière blonde, semblait porter la traîne de la lune.

L'enfant marchait toujours, les uhlans derrière lui.

—Quel .... terrain; Voilà que ma bête s'enfonce! s'écria le sergent.

—Nous allons en sortir bientôt, Monsieur l'officier, répondit l'enfant. Allons, vite!

Il se mit à courir. Les chevaux le suivirent, rudement enlevés par leurs cavaliers, tirant avec peine leurs sabots de la boue. Brusquement, le petit fit un bon de côté Des jurons retentirent; les chevaux lancés venaient s'embourber jusqu'au poitrail dans une vase à peine liquide. Ils renâclaient désespérément. Les uhlans voulaient descendre, leurs bottes étaient prises dans la boue et collées comme par un plâtre aux flancs de leurs montures.

Ils regardèrent l'enfant: à califourchon sur un arbre foudroyé, il riait; ses dents blanches luisaient dans la pénombre.

—C'est pour ma maman! c'est pour ma maman! criait-il.

Les cavaliers essayèrent de se débattre, mais en vain; le sol les humait, les buvait implacablement. Alors, éperdus de rage, ils se mirent à tirer par salves sur ce gamin qui les narguait de son rictus de fauve. Lui, écoutait les balles mordre les branches dépouillées et continuait à rire. Il ne s'en alla que lorsqu'il eût vu disparaître le dernier casque et la dernière pique.

Il recommença plusieurs fois. Il connaissait à fond ces forêts meurtrières, cette fange absorbante, rayée par de rares sentiers. Il lui était facile de faire insensiblement dévier la route; tandis que les lourds escadrons allemands s'enfonçaient, lui, maigre et léger comme une bête des bois, sautait sur un îlot de terre ferme, sur une branche solide, d'où il savourait l'agonie de ses victimes.

La même scène nocturne et terrible se reproduisait. Sous la fantômale clarté lunaire, les hommes hurlaient d'horreur, les chevaux hennissaient à la mort; des chauves-souris tournoyaient, affolées; les décharges s'écrasaient contre les troncs gémissants. Et comme un gnôme maléfique, comme le téchyi des vieux contes slaves, le petit vengeur ricanait de ses blanches dents de louveteau.

Mais, une nuit, une balle l'atteignit à l'épaule. Il eut assez de force pour regagner un chemin sûr, qu'il savait parfois battu par les patrouilles russes. Il s'y laissa tomber.

Des cosaques le trouvèrent et l'emmenèrent à leur campement. Dans une sorte de délire, il leur raconta ses tragiques vengeances.

—Quand je serai debout, j'en noierai davantage, grelottait-il dans sa fièvre.

Le soir même il mourut.

Et les cosaques, qui creusèrent sa tombe, choisirent un endroit perdu dans la forêt sauvage pour le dernier sommeil du louveteau.

MECONTENTEMENT

Les journaux de Berlin se plaignent des sentiments exprimés par la population

Rotterdam, 28. — La presse allemande, non contente de supprimer ou de maquiller toutes les nouvelles de source anglaise, proteste contre l'état des esprits à l'intérieur.

C'est d'abord la "Gazette de la Croix" qui note le changement qui s'est produit dans la population depuis un an et dit:

"Un tas de gens ont repris leur ancienne façon de vivre, simplement parce qu'elles ne sentent leur toit brûler et se sentent en sûreté. L'exploitation de la misère et la soif du gain se montrent partout comme autant d'ulcères sur le corps de la nation.

"Le peuple mène une vie si immorale et indécente que les soldats en convalescence détournent la tête avec dégoût et se demandent pourquoi ils sacrifient leur vie ou leur santé pour un tel peuple.

"Et nous parlons de la régénération religieuse et morale du monde par l'esprit allemand! Nous ferions mieux de nous préoccuper de notre propre salut."

C'est ensuite Maximilien Hardent dans "Die Zukunft" qui crie contre les alliances matrimoniales hâtives et imprudentes.

"Toutes les jeunes filles ont l'idée fixe du mariage, et il en est de même d'un grand nombre de nos hommes. Et c'est à la soif de l'or qui s'est emparée d'eux, qu'avec l'aide d'agences honteuses, nos jeunes filles sacrifient à la légère l'amour, la jeunesse et le bonheur pour un mariage qui n'est souvent autre chose qu'un esclavage brutal."

C'est enfin le "Deutsche Tageszeitung" qui affirme que les soldats revenant du front, soit en permission soit en convalescence, sont choqués de la façon dont se conduit le peuple dans les grandes villes et ajoute:

"Nous comprenons leur indignation. Mais le peuple allemand a toutes les raisons possibles de se réjouir des succès militaires de son armée. Cependant, cette gaieté ne devrait pas devenir indécente, car elle donnerait alors l'impression de la frivolité ou de la dureté."

LE DOIT ET AVOIR

Les succès et les échecs des Allemands

Londres 27. — La "Westminster Gazette" résume de la façon suivante les résultats de la guerre obtenus jusqu'ici sous les titres de "Ce que les Allemands ont réussi à gagner" et "Ce que les Allemands n'ont pu obtenir."

Dans la première catégorie se trouvent:

1. La conquête de la Belgique, y compris Anvers et Zeebrugge.
2. L'occupation des provinces septentrionales de la France, y compris Lille.
3. L'occupation de la Pologne russe et la résistance effective des armées russes.
4. La destruction de la Serbie et l'établissement, avec l'aide de la Bulgarie, d'une route conduisant à Constantinople.
5. L'arrêt de la tentative anglaise de pénétrer dans les Dardanelles.

Ce que les Allemands n'ont pu obtenir est résumé de la façon suivante:

1. Ils n'ont pas réussi à écraser les armées françaises.
2. Ils n'ont pas réussi à écraser les armées russes.
3. Ils n'ont même pas réussi à blesser l'Angleterre.
4. Paris et Calais ne sont pas encore pris.
5. Petrograd et Mocou sont intacts.
6. La puissance de l'Angleterre sur mer n'a pas été atteinte; la guerre sous-marine allemande a vécu.
7. Ils n'ont pas réussi à conserver leurs colonies.
8. Ils n'ont pas réussi à éviter l'usure des forces allemandes en hommes et en matériel.

LA CONSCRIPTION EN ANGLETERRE

Londres, 29. — Le cabinet anglais a affronté la crise la plus grave qu'il ait eu à subir depuis la guerre, quand il s'est réuni aujourd'hui pour discuter la question de la conscription.

Les ministres sont restés en session pendant deux heures et quart. A la fin de la réunion, M. Asquith, premier ministre, s'est refusé à toute déclaration.

Le bruit a couru, avant la réunion, que plusieurs ministres démissionneraient, à moins qu'on ne tombe d'accord sur quelque forme de service obligatoire.

On a annoncé que M. Lloyd George avait menacé de donner sa démission hier soir. On a fait savoir également que M. Asquith, et probablement sir Edward Grey, quitteraient le cabinet si les partisans de la conscription l'emportaient aujourd'hui. Dans ce cas, il paraît certain que M. Lloyd George sera élevé à la dignité de premier ministre dans le nouveau ministère.

Cette question, croit-on généralement, sera réglée aujourd'hui. Le Parlement se réunira ce soir et, à moins que le conseil du Cabinet ne fasse savoir de suite ce qu'il compte faire, des débats très vifs, comme il n'y en a pas eu depuis longtemps, auront certainement lieu.

EN PROVINCE

SAINT-LAURENT

Le bazar qui a eu lieu à Saint-Laurent, du 13 au 19 décembre, a donné le magnifique résultat de $956.40. Ce chiffre prouve éloquemment le zèle et le dévouement infatigable de Mme Patrice Chartrand, présidente du bazar, et de Mlles Marie Connelly et Nora Zotyna, candidates. Grâce à leur tact et à leur talent d'organisation, elles ont su intéresser à leur oeuvre tous ceux qu'elles abordaient et exciter partout, malgré les difficultés des temps, une généreuse émulation.

Mlle Marie Connelly, en paroissienne dévouée, n'a épargné ni peines ni fatigues pour collecter en quelques semaines la somme de $357.85 et Mlle Nora Zotyna, étrangère à la paroisse et chargée d'une école à dix milles au nord de Saint-Laurent jusqu'au 1er décembre, a réussi à réunir la somme de $308.55, malgré les refus des millionnaires des Etats-Unis.

Les paroissiens de Saint-Laurent sont heureux et fiers de voir leur chère église enrichie d'un beau clocher et d'un excellent système de chauffage à vapeur et remercient cordialement toutes les âmes généreuses qui sont venues à leur aide pour payer une partie de leur dette.

Un paroissien.

SAINT-CHARLES

Notre Messe de Minuit a été, cette année, une des plus belles que nous ayons eue dans notre paroisse. Grâce au dévouement et au savoir-faire des Révérendes Soeurs Oblates de notre couvent, les autels avaient revêtu leur meilleure parure, la crèche de l'Enfant Jésus avec ses rochers et ses verdures était on ne peut plus naturelle.

A minuit sonnant, l'église était comble de ses paroissiens pour entendre le si impressionnant cantique "Minuit Chrétiens". Aussitôt après commençait la grand'messe Royale chantée en parties. Le R. P. A. Dallaire, o.m.i., missionnaire résidant à Duluth, officiait.

Sous l'habile et dévouée direction de notre organiste, Mlle Adèle Caron, le choeur de chant, pourtant pas très nombreux, exécuta sa tâche d'une manière parfaite.

Après l'Evangile, le R. P. Joseph Caron, o.m.i., professeur au Juniorat et enfant de la paroisse, donna un magnifique sermon de circonstance, en anglais et en français.

A l'offertoire et durant la messe de l'Aurore, plusieurs chants traditionnels de Noël furent exécutés respectivement par M. Louis Laflèche, Léon Caron et Damase Laflèche.

Le beau spectacle de la Messe de Minuit dans nos braves paroisses canadiennes, où la piété déborde les coeurs, et où la foi s'affirme toute vivace, surtout autour des confessionnaux et à la Sainte Table. C'est le spectacle si touchant dont nous avons encore été témoins, cette année, alors que la paroisse toute entière s'approcha des sacrements en cet auguste moment. Puissent ces impressions si suaves et si salutaires embaumer pour longtemps nos âmes de leur parfum tout céleste. Puissions-nous conserver toujours dans nos coeurs le souvenir si doux d'une belle Messe de Minuit.

* * *

Etaient en visite chez M. Chs-L. Menu une dizaine de jeunes amis et amies de Saint-Boniface, qui ont cru bon de venir goûter à un Noël de campagne.

* * *

M. et Mme Joseph Hogue ont le bonheur de revoir à leur foyer leur fils Patrice qui les avait laissé, voilà une quinzaine d'années, pour aller voyager en Europe, au Japon et surtout en Californie. Ses amis d'enfance de Saint-Charles sont aussi enchantés de le revoir sain et sauf.

* * *

M. et Mme Ernest Thérien ont eu la douleur de perdre leur cher petit Lucien, gentil bébé à qui tout le monde aimait à faire une caresse en arrêtant au bureau de poste.

* * *

Dimanche dernier, à l'occasion de la fête de naissance de leur fille, Mlle Berthe, M. et Mme Charles Caron ont invité à souper et à la soirée un bon nombre d'amis.

Les plats succulents et les chants joyeux mêlés à la belle musique du violon, de la guitare et du piano, furent vraiment dignes de la fête. On s'amusa gaiement jusque tard dans la veillée.

On remarquait parmi ce joli groupe d'amis: le R. P. Joseph Thérien, o.m.i., curé, le R. P. A. Dallaire, o.m.i., qui nous amusa bien avec ses chansons comiques et assez difficiles à répondre, M. Damase Laflèche et Mlle Berthe Caron, l'héroïne de la fête, M. Napoléon Laporte, de Saint-Norbert, et Mlle Bernadette Caron, M. Léon Caron et Mlle Laure Laflèche, M. X. Caron et Mlle Solanges Laflèche, Mme Pierre Ménard, MM. Auguste Caron, Paul Laflèche, Edouard Laflèche et Martial Caron.

LE PAS

L'élection du maire et des conseillers avait lieu mardi et donna le résultat suivant:

M. H. Finger élu maire par une majorité de 111 sur M. Ed. Shieff.

1re division. — Ed. Carroll, 66 votes; Dr S. Stephanson, 47. Majorité pour Carroll, 19.

2me division. — R. H. McNeil, 28; E. L. Masterson, 26; H. F. Bickle, 25. Majorité pour R. H. McNeil, 2.

3me division. — G. M. Brown, 75; J.-U. St-Godard, 31. Majorité pour Brown, 44.

3me division: Commissaire d'école. — W. J. Young, 74; P. Cuillerier, 33. Majorité pour Young, 41.

Le conseil municipal pour 1916 est formé des officiers suivants: H. Finger, maire. Conseillers: 1re division: H. Halcrow et Ed. Carroll. 2me division: E. Rusk et R.-H. McNeil. 3me division: P.-D. Legero et G.-M. Brown.

Les commissaires d'écoles pour 1916 sont les suivants: 1re division: G. Halcrow et H.-S. Johnson. 2me division: D.-C. Burton et F.-E. Tourigny. 3me division: J.-P. Jacobson et W.-J. Young.

L'élément canadien-français est représenté par M. F.-E. Tourigny, dans la commission scolaire et P.-D. Leggero, qui, quoique Italien, est considéré comme Canadien-français dans le conseil municipal.

* * *

Un incendie se déclarait, lundi vers les six heures du matin, dans une maison de pension appartenant à des Russes et située dans Le Pas Centre. En moins d'une heure, la bâtisse était détruite de fond en comble, la brigade de feu n'ayant pu arriver à temps pour maôtriser les flammes.

* * *

Les travaux d'arpentage des terrains situés sur la rivière Carotte sont maintenant commencés. M. J.-S. Galletly, d.l.s., a la charge des travaux.

* * *

La Messe de Minuit a été célébrée comme jamais auparavant. Sa Grandeur Mgr Charlebois officiait à la messe pontificale.

L'autel était décoré avec un goût exquis quoique simplement, La crèche, toute entourée de jeunes sapins, coupés les jours précédents dans les bois aux alentours, avec les mots "Gloria in Excelsis Deo" en lettres blanches suspendues dans les arbres, avait un aspect rustique excessivement joli. Les huit enfants de choeur étaient habillés de neuf pour la circonstance, les soutanes rouges et les surplis ayant été donnés en don par une personne de Montréal. Le tout revêtait un cachet inconnu au Pas jusqu'à ce jour.

Une foule compacte remplissait les allées et la porte de l'église; il y avait du monde jusque sur les marches à l'entrée de l'église. L'église était taxée à sa plus haute capacité; plusieurs personnes ne purent rentrer et furent obligées de retourner chez elles. Il n'y avait pas moins de 400 personnes présentes. Un grand nombre de nos frères séparés étaient présents.

Le sermon fut donné en français et en Cree par Sa Grandeur Mgr Charlebois, et en anglais par le R. P. Guy, o.m.i., curé de la paroisse. A la communion il y eut 200 fidèles qui s'approchèrent de la Sainte Table. Le choeur de chant y était au complet et communia en corps.

La quête rapporta la somme de $114.30, exactement $50 de plus que l'an dernier.

Le choeur de chant, sous la direction de M. J. Demeules, Sr., se surpassa. Ayant une messe assez difficile, il l'exécuta d'une façon digne des plus grands éloges.

Programme, Messe de Minuit

Ouverture: Cloches de Noël. Orgue: G. Joyal; clarinette: R. Zaraf; violon: J. Fredette.

Cantique: Minuit, Chrétiens. Solo par M. A. Pelletier.

Messe Bordelaise harmonisée à 4 parties.

Alto: l'organiste et M. C. Bernard; ténors: MM. A. Arial et Pascal Ducharme; basses: Mlle Bayer, MM. J. Fredette et P. Demeules, Jr. Les solos étaient chantés par Mme D. Cuillerier et MM. P. Taillon, A. Pelletier, G. Joyal et C. Bernard.

Offertoire. — Cantique: Cloches Tintez. Solo: M. P. Taillon.

Elévation. — Il Trovatore. Orgue, G. Joyal; violon, J. Fredette.

Communion. — Dominum Salvum Fac Regem, harmonisé à 4 parties.

Cantique: Jésus Enfant. Solo: Mme D. Cuillerier.

Messe de l'Aurore

Cantiques: Il est minuit. Solo, G. Joyal. — The Star of Faith. Solo: P. Taillon. — Les anges dans nos campagnes. Solo: Mme D. Cuillerier.

Messe du Jour

Cantiques: O Roi de la Nature, duo: Mlle E. Bayer et M. G. Joyal. Solo: M. A. Pelletier. — Nouvelle agréable. Solo: Mme D. Cuillerier. — Ca Bergers, assemblons-nous: Choeur.

Bénédiction

O Salutaris, Rosewig, à quatre parties: Alto: Mlle E. Bayer; ténors: MM. P. Taillon et A. Arial; basse: M. J. Fredette. Choeur. — Alma Redemptoris, Battman, duo: Mlle E. Bayer et M. P. Taillon. — Tantum Ergo, Evans. Solo: M. P. Taillon.

* * *

La population du Pas est heureuse d'apprendre que Sa Grandeur Mgr Béliveau a été nommé Archevêque de Saint-Boniface, remplaçant l'illustre et regretté Mgr Langevin .

D.-F. de Trémaudan.

DELORAINE

Le jour de Noël, deux enfants et deux jeunes filles nous ont chanté une belle messe grégorienne: **Magnae Deus Potentiae,** pour un peu de changement. Depuis vingt-cinq ans, nos chantres n'avaient pu nous chanter autre chose que la Messe des Anges. C'était raisonnable que les enfants donnent l'exemple aux grands.

On ne sait si M. le Curé avait pendu son bas avant la messe; mais s'il l'a pendu, il a du le trouver bien rempli; car il a du subir les effets d'une grosse grève de la part de ses chantres ordinaires.

Avant la messe de minuit, comme préparation à la messe, sans doute, une dame a parcouru la ville pour avertir les chantres qu'ils ne devaient pas chanter aucun cantique. La grève était déclarée. A la messe tous les chantres étaient assis sur les bancs en avant de l'église. Pour tout résultat, la messe et les cantiques durant les deux messes ont été mieux chantés que jamais — par les enfants — qui n'étaient pourtant pas préparés pour autre chose que la messe.

La grève a amené le mauvais temps. De la neige à plein ciel toute la journée de Noël et du vent toute la nuit, ce qui a empêché M. le curé d'aller dire la messe à la Montagne, le lendemain, et nous a valu la messe à Deloraine.

* * *

Nous étions à peine remis de l'énervement de la grève de Noël que la cloche du feu nous éveillait mardi matin à 2 heures. L'écurie de louage de MM. Morgan et Hassett brûlait avec une grande remise et une autre vieille étable. Le vent soufflait du sud heureusement, car c'en était fait de tout un pâté de magasins sur la grande rue. La neige a été le plus grand protecteur; néanmoins la chaleur du feu a fait fondre plus de six pouces de neige sur les bâtisses environnantes, en particulier la remise à machines, longue de 100 pieds et qui touche au nouveau patinoir ainsi qu'à la cour à bois de M. J. Flynn. On a craint longtemps pour cette dernière, car le feu tombait sans cesse sur ces piles de planches. Heureusement, recouvertes de six pouces de neige.

M. le Curé, paraît-il, a voulu remporter un petit souvenir du feu. En travaillant à couvrir de neige un tas de bois près de la remise à machines, un tison de feu est venu s'introduire dans son collet de soutane et lui a brûlé le cou, légèrement.

* * *

Notre institutrice de la Montagne, Mlle R. Gagnon, est en vacances chez ses parents à Winnipeg. Elle doit nous revenir vendredi.

Salem.

SAINTE-ROSE DU LAC

Bravo! gens de Sainte-Rose

Mardi le 28, à 8 heures du soir, a eu lieu dans la villa galamment offerte par Mme Deck, un grand banquet organisé par un groupe de fermiers de Sainte-Rose. Plus de soixante personnes étaient présentes.

M. Jos. Hamelin, notre sympathique député, présidait cette charmante réunion.

Après le repas, plusieurs toasts furent portés par les notabilités de Sainte-Rose, tous empruntés de la plus franche gaieté.

La veillée se continua jusqu'à 1 heure du matin par des jeux de cartes.

En un mot, belle et bonne soirée.

Nous ne saurions tout d'abord trop féliciter les organisateurs du banquet, pour leurs tables vraiment bien servies, pour l'excellence de leurs mets, arrosés d'un vieux vin de France.

Ce qu'il y eut de plus édifiant, ce fut la franche cordialité qui ne cessa de règner jusqu'à la fin: il semblait qu'on eût à coeur d'effacer en ce jour toutes les rancoeurs et les jalousies engendrées par la politique.

Bravo! gens de Sainte-Rose! Continuez toujours ainsi; à vous mieux connaître, vous arriverez à vous estimer, et vous ferez régner parmi vous cette union sacrée si indispensable pour la sauvegarde de vos intérêts et la prospérité de la place.

Junior.

SAINTE-ELIZABETH

Jeudi le 23 décembre, décédé à Sainte-Elizabeth, M. Philippe Collette, âgé de 66 ans et 4 mois.

Le service et la sépulture ont eu lieu lundi le 27, à Sainte-Elizabeth. Conduisaient le deuil: Mme Philipppe Collette, épouse du défunt, et ses enfants; Alfred Collette, de Jackson, Minn.; Eddie Collette, de Saint-Jean-Baptiste; Archie Collette, de Cour d'Alène, Idaho; Mme A. Demers, de Sainte-Anne des Chênes; M. Georges Collette, M. Jos. Collette, Mme Adrienne Bellerive, de Notre-Dame de Lourdes; Mme Jos. Roy, de Lampmann, Sask.; Mme D. Dupuis, de Sainte-Elizabeth; Mlles Olive et Eva Collette, et M. Euclide Collette, de Sainte-Elizabeth; ses gendres: M. Jos Roy, Adrienne Bellerive, D. Dupuis; sa brue Mme Edouard Collette et ses deux fillettes, Lillion et Evangéline; ses neveux: Arthur Collette et Edmond Collette, Georges Lessard, Alex. Collette, Albert Collette, Richer Gagnier, tous de Ook Wood, N. D.; ses belles-soeurs: Mme William Collette, de Oak Wood, N. D.; Mme Alfred Collette, Alberville, Minn., Mme Jos. Lessard, de Oak Waad, N. D.; Mme Henry Potvin; Osser Minni, soeur de Mme Collette; ses neveux Arcidas et Alere Collette, Sainte-Elizabeth.

Les porteurs étaient: MM. Octave Collette, Alfred Collette, William Collette, Arcadus Collette, Odule Collette, tous frères du défunt et résidant à Oak Wood, Minn., et Jos. Lessard, neveu.

M. Philippe Collette est mort presque subitement à sa demeure.

Nous offrons à la famille toutes les sympathies et condoléances

Un abonné.

FANNYSTELLE

Bonne et heureuse année!

* * *

M. Arthur Guyot, de Sainte-Rose du Lac, Man., est venu passer le jour de l'an dans sa famille.

* * *

M. et Mme P. Plourde, d'Indian Head, Sask., étaient en visite chez M. et Mme Benjamin Arnal.

* * *

Mlle J. Lobban, de Griswold, Man., est en promenade chez son père, M. Geo. Lobban.

* * *

M. William Lewis a uni sa destinée à celle de Mlle Moutain, de Fortier, Man. Le mariage a été célébré mercredi à Winnipeg. Nos meilleurs souhaits de bonheur aux nouveaux époux.

* * *

M. Félix Hébert nous a quitté la semaine dernière pour Broadvalley, Man., où il passera l'hiver sur son homestead.

* * *

M. Chas. Poitras, de Winnipeg, est venu passer le premier de l'an chez son fils M. le Curé.

* * *

M. Albert Painchaud, de Dollard, Sask., était en visite cette semaine chez M. Pierre Painchaud, et doit retourner à Dollard ces jours-ci.

* * *

Après quelques jours passés en promenade chez des amis, M. Savarie est retourné à Gravelbourg, Sask.

M. et Mme E.-N. Painchaud, de Norwood, Man., étaient les hôtes de M. Pierre Painchaud.

* * *

Mme Albert Piché est retenue chez elle par la maladie. Nous espérons qu'elle se rétablisse immédiatement.

* * *

Mme James O'Neil est allée passer quelques semaines en promenade dans sa famille, près de Goderich, Ont.

* * *

MM. Albert et Arthur Phillips nous ont quitté mercredi pour Aurora, Ill., où ils passeront l'hiver.

* * *

M. Adolphe Guyot, employé aux usines de la Cie du C. P. R. à Winnipeg, était de passage à Fannystelle le premier de l'an.

* * *

Dimanche le 2 janvier, à heures et demie, a eu lieu la bénédiction des enfants de la paroisse. Notre dévoué curé, l'abbé J. Poitras, a fait une brève allocution remplie de conseils salutaires aux tout petits. L'adoration de l'Enfant Jésus eut lieu. Il y avait bon nombre de parents à cet office et des bambins donc! Il y en a à Fannystelle!

* * *

M. et Mme Alphonse Poirier et Mme Edmond Poirier ont été rendre visite à M. et Mme Emile Poirier, de Hayood, Man.

* * *

M. Henri Painchaud, de la Cie Lamontagne et Maher, de Saint-Boniface, était en promenade ici cette semaine.

* * *

L'hiver 1915-1916 nous amène une abondante neige. Aussi les voitures d'été, autos, etc., sont en repos. Nous pourrions dire que nous avons eu toute chose à l'excès, cette année: une abondante récolte, de la neige en abondance, etc. Pour ce qui a rapport à la récolte, il est fort à espérer que nous ayions encore sous peu le plaisir de récolter en aussi grande abondance. C'est là le voeu d'un certain nombre.

* * *

M. et Mme Henri Arnal ont été passer le premier de l'an chez M. Normandeau, de Saint-Boniface.

* * *

M. et Mme Emile Poirier, de Haywood, Man., sont en visite ici, les hôtes de M. et Mme E. Poirier.

* * *

M. et Mme H. Folson sont de retour d'une courte promenade à Thief River Falls, Minn.

* * *

M. Tissot, de Saint-Claude, Man., était de passage ici, par affaires.

* * *

On annonce pour le 11 janvier le mariage de M. Almir Arnal, de cette paroisse, à Mlle B. Bess, d'Elie, Man.

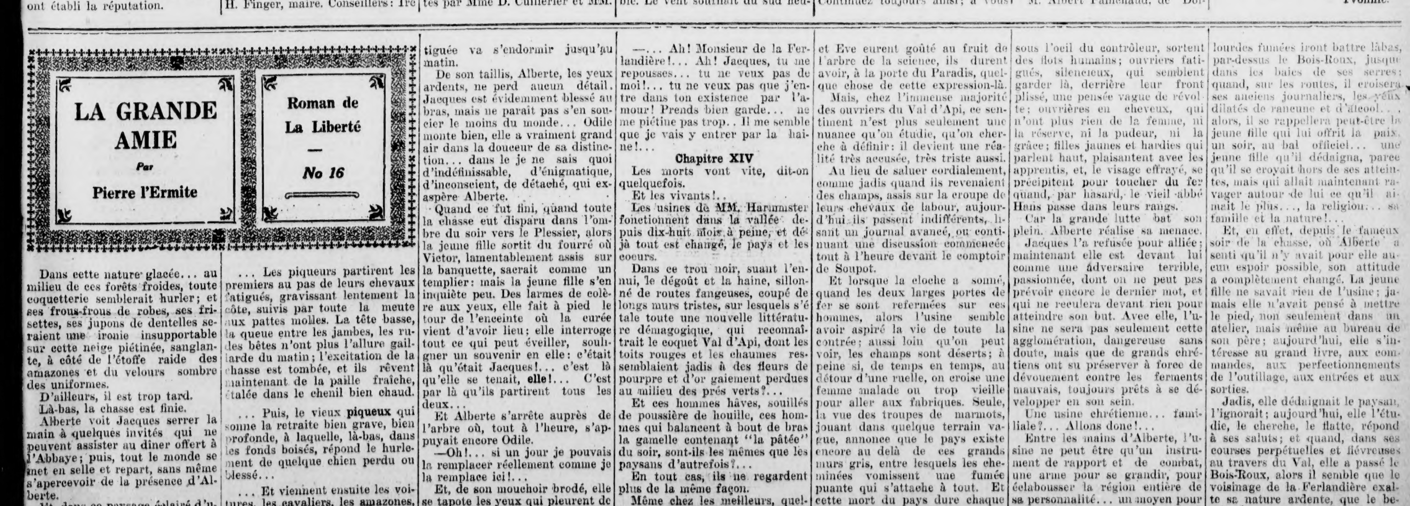
* * *

Mlle Yvonne Plourde, de Winnipeg, était en promenade chez Mme Benjamin Arnal, sa soeur.

* * *

M. l'abbé Poitras, notre curé, est en visite à l'archevêché de Saint-Boniface.

Yvonnic.



Dans cette nature glacée... au milieu de ces forêts froides, toute coquetterie semblerait hurler; et ses frous-frous de robes, ses frisettes, ses jupons de dentelles seraient une ironie insupportable sur cette neige piétinée, sanglante, à côté de l'étoffe raide des amazones et du velours sombre des uniformes.

D'ailleurs, il est trop tard.

Là-bas, la chasse est finie.

Alberte voit Jacques serrer la main à quelques invités qui ne peuvent assister au dîner offert à l'Abbaye; puis, tout le monde se met en selle et repart, sans même s'apercevoir de la présence d'Alberte.

Et, dans ce paysage éclairé d'une façon presque étrange par les reflets neigeux du sol, la jeune juive put voir devant elle défiler la chasse entière, comme pour bien lui faire savourer, et jusqu'à la fin, l'amertume de toutes les comparaisons.

... Les piqueurs partirent les premiers au pas de leurs chevaux fatigués, gravissant lentement la côte, suivis par toute la meute aux pattes molles. La tête basse, la queue entre les jambes, les rudes bêtes n'ont plus l'allure gaillarde du matin; l'excitation de la chasse est tombée, et ils rêvent maintenant de la paille fraîche, étalée dans le chenil bien chaud.

... Puis, le vieux **piqueux** qui sonne la retraite bien grave, bien profonde, à laquelle, là-bas, dans les fonds boisés, répond le hurlement de quelque chien perdu ou blessé...

... Et viennent ensuite les voitures, les cavaliers, les amazones, et enfin Jacques et Odile, qui parlent tout bas, et, bercés à l'allure tranquille de leurs montures, semblent laisser descendre en leurs âmes quelque chose de la grande paix du soir... un peu de ce calme dans lequel la nature fatiguée va s'endormir jusqu'au matin.

De son taillis, Alberte, les yeux ardents, ne perd aucun détail. Jacques est évidemment blessé au bras, mais ne parait pas s'en soucier le moins du monde... Odile monte bien, elle a vraiment grand air dans la douceur de sa distinction... dans le je ne sais quoi d'indéfinissable, d'énigmatique, d'inconscient, de détaché, qui exaspère Alberte.

Quand ce fut fini, quand toute la chasse eut disparu dans l'ombre du soir vers le Plessier, alors la jeune fille sortit du fourré où Victor, lamentablement assis sur la banquette, sacrait comme un templier: mais la jeune fille s'en inquiète peu. Des larmes de colère aux yeux, elle fait à pied le tour de l'enceinte où la curée vient d'avoir lieu; elle interroge tout ce qui peut éveiller, souligner un souvenir en elle: c'était là qu'était Jacques!... c'est là qu'elle se tenait, **elle!**... C'est par là qu'ils partirent tous les deux...

Et Alberte s'arrête auprès de l'arbre où, tout à l'heure, s'appuyait encore Odile.

—Oh!... si un jour je pouvais la remplacer réellement comme je la remplace ici!...

Et, de son mouchoir brodé, elle se tapote les yeux qui pleurent de jalousie presque malgré elle.

Enfin elle revient, parce qu'il faut revenir, s'arrachant à cet endroit où tout parlait de **lui**..: de **lui** qui la dédaignait!... de **lui** qui voulait l'ignorer!... l'écarter de sa vie:

—... Ah! Monsieur de la Ferlandière!... Ah! Jacques, tu me repousses... tu ne veux pas de moi!... tu ne veux pas que j'entre dans ton existence par l'amour! Prends bien garde... ne me piétine pas trop.. Il me semble que je vais y entrer par la haine!...

Chapitre XIV

Les morts vont vite, dit-on quelquefois.

Et les vivants!..

Les usines de MM. Harmmster fonctionnent dans la vallée depuis dix-huit mois à peine, et déjà tout est changé, le pays et les coeurs.

Dans ce trou noir, suant l'ennui, le dégoût et la haine, sillonné de routes fangeuses, coupé de longs murs tristes, sur lesquels s'étale toute une nouvelle littérature démagogique, qui reconnaîtrait le coquet Val d'Api, dont les toits rouges et les chaumes ressemblaient jadis à des fleurs de pourpre et d'or gaiement perdues au milieu des prés verts?...

Et ces hommes hâves, souillés de poussière de houille, ces hommes qui balancent à bout de bras la gamelle contenant "la pâtée" du soir, sont-ils les mêmes que les paysans d'autrefois?...

En tout cas, ils ne regardent plus de la même façon.

Même chez les meilleurs, quelque chose a changé: il y a de tout dans l'expression tirée de ces figures: de l'envie, de l'orgueil, de la défiance devant l'avenir, le vague regret d'un ancien bonheur qui ne pourrait plus aujourd'hui rendre heureux... Quand Adam et Eve eurent goûté au fruit de l'arbre de la science, ils durent avoir, à la porte du Paradis, quelque chose de cette expression-là.

Mais, chez l'immense majorité des ouvriers du Val d'Api, ce sentiment n'est plus seulement une nuance qu'on étudie, qu'on cherche à définir: il devient une réalité très accusée, très triste aussi.

Au lieu de saluer cordialement, comme jadis quand ils revenaient des champs, assis sur la croupe de leurs chevaux de labour, aujourd'hui ils passent indifférents, lisant un journal avancé, ou continuant une discussion commencée tout à l'heure devant le comptoir de Soupot.

Et lorsque la cloche a sonné, quand les deux larges portes de fer se sont refermées sur ces hommes, alors l'usine semble avoir aspiré la vie de toute la contrée; aussi loin qu'on peut voir, les champs sont déserts; à peine si, de temps en temps, au détour d'une ruelle, on croise une femme malade ou trop vieille pour aller aux fabriques. Seule, la vue des troupes de marmots, jouant dans quelque terrain vague, annonce que le pays existe encore au delà de ces grands murs gris, entre lesquels les cheminées vomissent une fumée puante qui s'attache à tout. Et cette mort du pays dure chaque jour douze heures, sans en excepter les dimanches et les fêtes.

Le soir, quand, à 7 heures précises, l'usine des Harmmster ouvre de nouveau ses portes, et que les équipes de nuit viennent remplacer les équipes de jour, alors, sous l'oeil du contrôleur, sortent des flots humains; ouvriers fatigués, silencieux, qui semblent garder là, derrière leur front plissé, une pensée vague de révolte; ouvrières en cheveux, qui n'ont plus rien de la femme, ni la réserve, ni la pudeur, ni la grâce; filles jaunes et hardies qui parlent haut, plaisantent avec les apprentis, et, le visage effrayé, se précipitent pour toucher du fer quand, par hasard, le vieil abbé Hans passe dans leurs rangs.

Car la grande lutte bat son plein. Alberte réalise sa menace.

Jacques l'a refusée pour alliée; maintenant elle est devant lui comme une adversaire terrible, passionnée, dont on ne peut pas prévoir encore le dernier mot, et qui ne reculera devant rien pour atteindre son but. Avec elle, l'usine ne sera pas seulement cette agglomération, dangereuse sans doute, mais que de grands chrétiens ont su préserver à force de dévouement contre les ferments mauvais, toujours prêts à se développer en son sein.

Une usine chrétienne... familiale?... Allons donc!...

Entre les mains d'Alberte, l'usine ne peut être qu'un instrument de rapport et de combat, une arme pour se grandir, pour éclabousser la région entière de sa personnalité... un moyen pour atteindre Jacques jusqu'au fond de sa Ferlandière et le forcer à sortir de son silencieux dédain!..

Quand, de sa fenêtre, il verra, crénelant les coteaux, le toit aigu et les cheminées des usines... quand, par les vents d'Ouest, les lourdes fumées iront battre làbas, par-dessus le Bois-Roux, jusque dans les baies de ses serres: quand, sur les routes, il croisera ses anciens journaliers, les yeux dilatés de rancune et d'alcool... alors, il se rappellera peut-être la jeune fille qui lui offrit la paix, un soir, au bal officiel... une jeune fille qu'il dédaigna, parce qu'il se croyait hors de ses atteintes, mais qui allait maintenant ravager autour de lui ce qu'il aimait le plus..., la religion... sa famille et la nature!...

Et, en effet, depuis le fameux soir de la chasse, où Alberte a senti qu'il n'y avait pour elle aucun espoir possible, son attitude a complètement changé. La jeune fille ne savait rien de l'usine; jamais elle n'avait pensé à mettre le pied, non seulement dans un atelier, mais même au bureau de son père; aujourd'hui, elle s'intéresse au grand livre, aux commandes, aux perfectionnements de l'outillage, aux entrées et aux sorties.

Jadis, elle dédaignait le paysan, l'ignorait; aujourd'hui, elle l'étudie, le cherche, le flatte, répond à ses saluts; et quand, dans ses courses perpétuelles et fiévreuses au travers du Val, elle a passé le Bois-Roux, alors il semble que le voisinage de la Ferlandière exalte sa nature ardente, que le besoin de vengeance l'excite au point de lui faire oublier les règles élémentaires de la correction du voisinage; et, dans Fumeçon ou dans la Neigerie, les deux hameaux qui fournissent les journaliers à l'Abbaye et à la Ferlan-

EGLISE D'ARGONNE...

Le jour est fini... les ombres allongées des grands arbres se fondent dans la nuit de la clairière.

Alors, à cette heure du repos des êtres et des choses, la vie commence... la vie anormale, la vie de guerre, la vie de la mort...

Des troupes montent, d'autres descendent, ombres dans l'ombre; des cuisiniers portent la soupe chaude à deux cents mètres de là.

L'aumônier, soutané, capoté, guêtré, casqué, arrive vers un groupe qui finit ses gamelles à l'abri d'une avancée de boyau:

—Comment cela va: mes amis?

En quelques instants, une cinquantaine d'hommes, hirsutes et boueux, se glissent et font cercle dans la clairière.

Il a parlé bien souvent, l'aumônier, le soir, dans les grandes églises parisiennes. Mais quelle église peut être comparée à celle où il officie maintenant!

Les grands fûts des sapins et des chênes en sont les colonnes.

L'orgue est ce vent d'automne qui clame dans les branches sa chanson sauvage.

Comme voûte, le ciel lui-même... un ciel froid de novembre tout scintillant de tremblantes étoiles.

Et dans tout cela... Dieu.... "Celui qui est!..."

* * *

Il parle, l'aumônier, à voix basse, les Boches sont à trois cents mètres.

—Rien de nouveau, mes chers amis. Il faut tenir, aujourd'hui comme hier... demain comme aujourd'hui... Tenir... c'est le mot d'ordre unique!... Tenir, comme tiennent ces chênes, dont les racines se nourrissent de la poussière de vos aïeux!... Seulement, soyez prêts!... ayez une conscience immédiatement mobilisable!... Hier encore, le bataillon a perdu vingt-sept hommes... Etaient-ils tous prêts à paraître devant Dieu...?

Pendant qu'il parle, émergeant des boyaux d'accès, sortant des taillis, rampant sous la feuille sèche des charmes et des hêtres, apparaissent des casques, et puis des têtes, et puis des corps de soldats...

Ils sont bien deux cents maintenant dans la clairière... deux cents qui ont faim et soif de la parole de vie.

Le prêtre les regarde avec une affection paternelle:

—Mes chers enfants, si je vous faisais bénir par le bon Dieu..?

Alors, l'aumônier va chercher le ciboire là où il est caché, dans un tabernacle de terre, mosaïque d'éclats d'obus.

Un sergent allume deux lanternes d'écurie... ce seront les cierges.

Il prépare ensuite une douille vide, sur laquelle il pose sa baïonnette... ce sera la sonnette.

* * *

A ce moment, une fusée trace dans l'espace son sillage d'étoile filante, la clairière s'illumine d'une lueur intense... Un coup de sifflet... tout le monde disparait... se terre avec une rapidité de gibier poursuivi.

L'aéro plane sur la clairière comme un vautour déçu, qui a pourtant bien flairé de la chair à tuer.

Une seconde fusée affirme encore davantage le mensonge de la solitude absolue de ce coin de forêt.

Les lanternes gisent à terre; l'aumônier, le front collé au fût d'un arbre, fait corps avec lui; l'avion s'en va, puis, méfiant, revient, pour repartir définitivement.

Enfin, on va être tranquille un petit quart d'heure...

* * *

La vie recommence aussitôt; on est tellement habiué à ces alertes!

Un artilleur ramasse les lanternes et les rallume: l'aumônier retourne déjà vers son tabernacle de terre, quand un maréchal de logis l'arrête:

—Pardon, mon aumônier... je voudrais bien me confesser?

—Rien de plus facile, mon ami.

L'aumônier s'est déjà accoté au mur du boyau.

Le sous-officier aussi.

Mais, à deux pas de lui, des soldats se préparent à reprendre le large; leurs dos tiennent presque tout le boyau:

—Mon cher, on ne peut pas sortir... l'aumônier comme qui dirait confesse!..

On pousse par derrière.... on questionne... on fait un peu de bruit...

—Vos bouches, là... hein!... je confesse!...

* * *

Mais il était dit que le brigadier ne se confesserait pas; maintenant c'est à l'entrée même du boyau qu'on fait du bruit. Un caporal cycliste, sa machine à la main, et l'air affairé, crie à voix basse:

—Le marchi est-il par ici?...

—Oui!...

—Alors, qu'il arrive, et au trot!...

—**Ego te absolvo a peccatis tuis**...

Le maréchal des logis reçoit l'absolution dans le dos, car le cycliste s'impatiente:

—Au trot! que je te dis!...

—Voilà!...

—Le capitaine demande tout de suite une rafale de 75 sur la tranchée qui est à gauche du bois... Les Boches ont l'air de se tasser là-dedans comme pour une attaque... Tu as compris?..

—Que tu dis!...

—Quelque chose de soigné!...

Trois minutes après, le tonnerre d'une batterie française éveillait en tempête tous les échos des bois.

* * *

—Et alors, Monsieur l'aumônier, ce salut... c'est-il pour aujourd'hui...? réitèrent quelques poilus.

—Je ne demande que cela!

On tend une toile de bâche entre deux canons; on met une couverture sur des caisses à biscuits... c'est l'autel.

Allons bon!... Voilà les Allemands qui répondent; des éclatements se produisent très près; on entend des cailloux qui claquent sur des casques; heureusement peu à peu, les obus se rabattent vers la gauche, dans la direction de la batterie française.

L'aumônier expose enfin le pauvre petit ciboire d'argent, tout bosselé par la guerre.

Quelques hommes font un cornet de leurs mains et, à voix basse:

—On donne le salut... amenez-vous!...

De nouveau, des têtes émergent au ras des fourrés... on voit des bras qui font des signes, et on se tasse autour du boyau où vacille la lumière jaune des lanternes, pour la troisième fois rallumées.

Le prêtre a passé un bout d'étole sur sa capote, et la foule qui est là chante tout bas, très bas, le **Tantum ergo** scandé dans le ciel par les obus qui explosent et les 75 qui rugissent leurs réponses.

* * *

Et quand le salut est fini, tout semble terminé; on distingue bien là-bas, dans le fond, comme deux brancardiers portant sur des fusils quelque chose de ballotant, qui doit être un corps humain... Par ici, encore un grincement d'essieu... par là, un bruit d'eau qui coule sous la mousse.... Et puis c'est tout.

Et l'aumônier pense:

Quel contraste en ce moment dans la nature qui nous entoure!

Là-haut, le calme immense des espaces infinis...

Sur terre, l'homme guettant l'homme pour tuer, massacrer...

Là-haut, le Dieu qui a dit: "Aimez-vous les uns les autres!..."

En bas, un kaiser fou d'orgueil qui clame: "L'Allemagne unique et par-dessus tout!..."

Et sous les grands chênes qui semblent monter à la frontière la garde éternelle de la patrie, l'abbé fixe la nuit, symbole du mystère:

—... Non... Dieu ne peut pas consacrer par la victoire l'auteur de tant de rouges forfaits!..

... Je ne sais pas où ni comment... mais Dieu te sauvera, ô ma France!...

Pierre l'Ermite.

—La **Croix**.

SUR TERRE ET SUR MER

Malgré la force de l'armée allemande, c'est la puissance de la marine anglaise qui décidera de la guerre

Washington, 29. — On apprend de source semi-officielle anglaise que le gouvernement britannique aurait fait la déclaration suivante:

"Les Allemands disent qu'ils maintiendront des troupes sur le territoire qu'ils ont conquis jusqu'à ce que l'indemnité fixée par eux ait été payée. Le gouvernement anglais annonce de son côté qu'il empêchera tout commerce maritime allemand dans le monde entier jusqu'à ce que pleine et entière réparation ait été faite à la Serbie, à la Belgique et à tous les autres pays qui ont eu à souffrir quelques dégâts de la part des Allemands."

Cette déclaration est conforme à une déclaration similaire donnée récemment et provenant de la même source. On a suggéré que sa réitération avait évidemment pour but de faire ressortir au point de vue international et en ce qui touche à la paix que la marine anglaise est maîtresse absolue des mers et peut exercer une pression sur l'Allemagne en dépit de ses succès sur terre. Cette déclaration est considérée comme indiquant que la Grande-Bretagne désire faire sentir à l'Allemagne que si elle désire faire un pas vers la paix il lui faut abandonner tout le territoire conquis et perdre espoir de recevoir une indemnité.

On a compris depuis quelque temps à Washington que l'Allemagne appréciait à sa valeur la manière de voir des alliés qui ont décidé qu'elle devait se retirer des territoires conquis ou en être chassée. Rien d'officiel n'est venu exprimer définitivement quelle était l'idée de l'Allemagne à ce sujet, mais des informations semi-officielles de source allemande ont laissé entendre que l'Allemagne ne devait que s'attendre à recevoir la Belgique comme partie de son butin de guerre.

Au contraire, les mêmes sources ont indiqué clairement que la Belgique serait rendue quand la paix serait conclue. On n'a rien appris depuis relativement à la Serbie, et aux autres territoires conquis par les Allemands, mais cela n'est pas surprenant en raison du fait que les troupes allemandes ne sont pas depuis longtemps en possession de la Serbie.

Tous les témoignages parvenus à Washington concernant les intentions de l'Angleterre indiquent que la Grande-Bretagne et ses alliés comprennent que le principal atout est leur contrôle des mers.

Les diplomates et hommes d'Etat allemands aiment à répéter que "l'Allemagne ne peut pas perdre sur terre et que l'Angleterre ne peut pas perdre sur mer." Cet aveu montre combien l'Allemagne voit sa cause sérieusement menacée par la suprématie de ses ennemis sur toutes les mers.

D'après les personnes dont les opinions sur de telles matières sont dignes de considération, le blocus de l'Allemagne finira par produire ses effets et sera en fin de compte plus fort que le triomphe des armes allemandes sur terre.

Une nouvelle preuve de la ténacité de la Grande-Bretagne se remarque dans les bruits qui courent à Washington, que depuis les échecs subis dans les Dardanelles et en Serbie, le gouvernement anglais a développé ses plans en vue de la possibilité d'une guerre de cinq ans.

On s'attend même un peu à ce que la nouvelle année soit encore témoin d'un nouveau changement dans le personnel du cabinet anglais, changement si important qu'il assurera la composition d'un ministère militaire qui s'engagera à continuer la guerre coûte que coûte.

DANS LES BALKANS

Un mouvement offensif contre Salonique coûterait à l'ennemi 150,000 hommes

Paris, 31. — Le correspondant du "Journal" à Rome donne la situation existant à Salonique telle que le général de Castelnau, chef de l'état-major général français, l'a dépeinte après y avoir visité les forces des puissances de l'Entente.

Le correspondent dit:

"Une personne parlant avec le général de Castelnau de la situation m'informe que le général a prononcé les paroles suivantes:

"Nous sommes à Salonique et n'avons pas l'intention d'en partir. Nous attendons que l'ennemi nous attaque, et pour exécuter cette entreprise, il s'est rendu compte qu'il lui faudrait faire de grandssacrifices: je suis plus que satisfait. Je suis merveillé des défenses qui ont été préparées.

"Un membre de l'état-major du général a déclaré:

"Une offensive sur Salonique coûterait aux puissances du centre cent cinquante mille hommes.

"Des troupes franco-anglaises continuent à débarquer."

Le correspondant du "Journal à Valona a envoyé jeudi dernier la dépêche suivante:

"Les Italiens possèdent maintenant en Albanie un contingent très fort et ont envoyé un régiment à Durazzo.

"Toutes ces troupes semblent envoyées dans le but de tenir garnison et aucun indice n'indique qu'elles doivent marcher vers la Macdoine, quoiqu'un coup efficace pourrait être porté à l'armée bulgare dont le flanc est mal protégé.

"On annonce qu'Essad pacha, président provisoire d'Albanie, a déclaré la guerre à l'Autriche et à la Bulgarie. Il possède une armée de vingt mille hommes.

"Si ce fait était confirmé, son appui serait un gros appoint pour les puissances de l'Entente."

dière, on ne compte plus les jours où Alberte a trouvé le moyen d'arrêter sa voiture, et de causer là, au bord du chemin, avec les hommes de Jacques.

—Eh bien! Mathieu, la récolte est-elle bonne..?

—Peuh! Et, avec son geste séculaire, le paysan avance la lèvre inférieure en un signe de misère: Pour être bonne... sûrement qu'elle ne sera pas bonne!...

—D'ailleurs, reprend Alberte, n'est-ce pas, Mathieu, elle n'est jamais bonne?...

—Certainement... il y a toujours quelque chose contre nous ... il gèle ou il grêle, il tombe trop ou pas assez d'eau... les vignes coulent ou bien le soleil rôtit tout... une terre de malheur, quoi!...

—Eh bien! fait Alberte d'un air étonné, pourquoi ne les quittez-vous pas, vos terres?...

—Les quitter! c'est facile à dire pour vous, Mademoiselle, qui avez des écus, mais pour nous autres, il faut bien vivre!... il faut bien manger du pain!...

—Mais, Mathieu, à l'usine vous gagneriez non seulement votre pain, mais encore quelque chose avec!

Alors le paysan regarde d'un air méfiant en assujettissant sa casquette:

—C'est-il si sûr que cela?

—Absolument sûr!

—Et combien qu'on y gagne à votre usine..?

—Trois.... quatre.... et jusqu'à cinq francs par jour...

—Cinq francs par jour!!

Le paysan crache dans ses mains, reprend sa bêche, et se met à travailler quelques minutes sans rien dire, comme s'il ne voulait même pas regarder la tentation.

Alberte attend, sans insister pour ne pas compromettre l'effet de ses paroles, et parle d'autre chose.

Mais, de lui-même, le paysan reprend la conversation:

—Comme cela... c'est sûr.... on y gagne cinq francs par jour, chez vous?..

—Demandez à tous vos amis du Val; d'ailleurs, si le coeur vous en dit... essayez!...

Elle s'en va généralement sur ces mots.

Comme Soupot arrive à la rescousse, et que tous les journaux du pays sont achetés, c'est la même perpétuelle obsession qui, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, frappe sans cesse à la porte de ces intelligences de simples et jette le cultivateur dans le pays mauvais des indécisions et des rêves.

Cette bonne terre, légère et chaude, cette terre qui fleure un parfum puissant et mystérieux... cette terre qui semble conserver sous sa rude enveloppe l'âme invisible des choses matérielles, cette terre, c'est la sienne... c'est celle de son père... de tous ses aïeux!. Ils dorment là dans son sein leur tranquille sommeil, comme un ami se repose dans les bras d'un ami...

Cette terre..? mais elle est faite de leur poussière!... elle est rendue sainte par leur souvenir!.

Quitter les champs pour aller à l'usine?... Que diraient les anciens s'ils voyaient cette apostasie!... eux qui ont tant travaillé pour, à un lopin de terre, ajouter un autre lopin!...

Quitter les champs..? c'est-à-dire, au lieu du grand air pur qui vous arrive du bout de l'horizon, respirer l'atmosphère des ateliers en commun, l'odeur fade des peausseries, des tanneries, des mégisseries...

... Au lieu de la grande voûte bleue qui resplendit, là-haut, à des milliers de mètres au-dessus de soi, sentir sur sa tête des voûtes de caves où grince la menace mauvaise de poulies, des arbres de couche et des transmissions!

Au lieu de la liberté absolue de sa vie, subir l'esclavage des patrons juifs, des contremaîtres, des camarades, les jalousies, les haines d'atelier!. Se trouver peut-être dans l'impossibilité de mettre le pied dans une église, sans entendre éclater un ricanement ou voir se hausser de pitié les épaules des frères et amis.

Non!... à l'usine..? jamais!!.

Et pourtant..?

Si vraiment on recule quand on ne change pas..?

Si vraiment la ville... c'est le progrès... la terre, au contraire, l'abrutissement dans l'ignorance de tout..?

... Si vraiment l'argent est la seule puissance au monde..? S'il faut se défier de l'avenir..? Si le seul moyen de le sauvegarder, cet avenir, est d'avoir de l'argent... beaucoup d'argent autour de soi..?

Alors peut-être cette grande jeune fille a-t-elle raison?

Et puis, l'usine est-elle bien réellement ce que les partisans de M. de la Ferlandière racontent? Sans doute, certains s'en plaignent, mais combien d'autres en exultent!... Cela engage-t-il beaucoup d'essayer, pendant l'hiver, par exemple, après les moissons faites, les récoltes rentrées.?

Et le paysan hasardait une question plus concrète, plus grave:

—Et comme cela, moi, on m'y prendrait, à l'usine... en octobre...?

—Quand vous voudrez.

—Et à moi, combien que vous me donneriez..? je ne suis plus une jeunesse!

—C'est possible.. mais on vous mettrait aux magasins d'expédition, et vous trouveriez bien moyen de gagner 3 fr. 50 par jour.. pour commencer...

Et la tentation se faisait plus immédiate, presque déjà victorieuse: 3 fr. 50 par jour..! alors qu'après avoir travaillé toute l'année aux champs, il n'avait que l'espoir d'une moisson qui peut-être ne mûrirait pas!...

Et le paysan se remettait à biner son champ, soucieux, ébranlé, travaillant avec des bras déjà mous.

L'oiseau avait du plomb dans l'aile.

Parfois les chaumières, les hameaux les plus reculés voyaient arriver les journaux inconnus, créés tout exprès pour soutenir la lutte menée par les usines: la **Sentinelle du Val** ou l'**Eclaireur de Frilleux**. Les paysans hésitaient d'abord à déchirer la bande, à cause du prix de l'abonnement; mais on les dévorait ensuite, le soir, à la veillée, quand on savait par d'autres que tous ces journaux étaient donnés pour rien.

Les cabarets, les réunions publiques complétaient l'oeuvre; et, lentement d'abord, l'un attirant l'autre, le coeur gros, les yeux baissés, presque en se cachant comme s'ils faisaient une lâcheté, les jeunes hommes sont partis, puis les vieux les ont suivis par fournées... presque par hameaux.. Maintenant, on s'inscrit d'avance, on sollicite ouvertement des recommandations, on mendie une place à l'usine.

Nathan Harmmster est même presque effrayé de cette foule qui vient à lui.

Mais sa fille est toujours là, derrière lui; elle le pousse, le fait aller de l'avant, embaucher toujours et sans cesse. Elle a son idée bien chevillée, là, dans sa tête:

—Pourquoi ne pas utiliser les bras qui t'arrivent, puisque tu as largement des commandes en quantité suffisante?...

—Elles ne continueront pas!.. je serai obligé de renvoyer des ouvriers, je ferai des mécontents, et, à la fin, j'aurai tout le pays contre moi au moment des élections.

Alberte, calme, énergique, répond toujours, avec une ténacité que rien n'ébranle:

—Les commandes continueront, tu ne renverras personne... et tout le monde sera content... excepté lui!

—Lui, qui..? demande Nathan.

—C'est mon affaire.

Et la jeune fille a un mauvais sourire.

Alberte part alors à Paris, fait de véritables tournées commerciales, jette avec une ardeur fiévreuse dans la balance des affaires toute son intelligence, toute sa volonté, toute sa séduction de femme du monde.

—Mais on t'a changé ta fille!.. répète avec admiration le gros Victor.

—C'est vrai.., depuis des mois, je ne la reconnais plus.

Et Nathan, dans son bureau, frotte l'une contre l'autre ses mains molles. Songez donc!.. une enfant de vingt ans... oublier les chiffons et les dentelles, les théâtres et les bals, pour s'occuper de peaux, de clous et de souliers! Avoir sa fille pour fanatique associée!.. Décidément, Alberte était de race..., et ces chances-là n'arrivaient qu'à lui!

Alberte reçoit toutes ces louanges d'un air distrait; mais, à certains jours, elle monte dans sa chambre, et, comme elle l'avait fait une première fois, au début de son séjour dans le pays, elle ouvre sa fenêtre, et, les deux bras sur le balcon de pierre, regarde, là-bas, dans la direction de la Neigerie, les toits rouges de la Ferlandière.

—... Il ne donnera donc pas signe de vie... le fameux terrien qui l'habite..? Et que se passe-t-il en réalité au delà de cette façade silencieuse et indifférente, derrière laquelle il semble vouloir s'abriter..? Mes attaques, pourtant, doivent porter en plein coeur!...

Et la haine d'Alberte s'augmente encore par l'ignorance même de l'effet qu'elle produit.

* * *

Indifférent..? Jacques ne l'est pas.

Comme l'habitant des côtes, chaque jour, voit la mer mordre son rivage et jeter de plus en plus près l'écume de ses vagues devant sa demeure, Jacques observe Alberte avec une inquiétude qu'il dissimule à tous; et, plus d'une fois, à cette heure où la campagne mélancolique s'attriste d'ombre, Jacques s'est arrêté à la limite de ses derniers champs, et longuement a regardé vers le Val d'Api, dont les fumées s'étendent sous le ciel comme un voile de deuil...

Que veulent-ils, les usiniers de là-bas..?

Que signifient les incartades et le zèle indiscret d'Alberte..?

D'abord, il n'avait pas bien compris... Avec certaines femmes, d'ailleurs, on ne sait jamais. Mais Alberte est une violente, et, après avoir rusé quelque temps, elle démasque tout à coup son jeu d'une façon presque brutale.

Un matin, Jacques, soucieux de la santé d'Odile, allait se rendre à l'Abbaye, quand, au poteau blanc, il s'arrêta tout à coup, stupéfait: collée comme un défi sur tous les peupliers de la route, dont le demi-cercle se dessine devant les étangs de la Ferlandière, une affiche blanche attire irrésistiblement l'attention:

(A suivre)

DOUBLE MIRACLE

(Suite de la page 2)

Comme il avait demandé son automobile pour aller au cercle, on lui apporta la carte d'un ancien collègue du cercle, homme ruiné par le jeu, et peu intéressant. En toute autre circonstance, il aurait refusé de le recevoir; mais dans les dispositions d'esprit où il était, il le fit entrer. Comme il s'y attendait, cet homme venait lui emprunter cinq louis, affirmant qu'avec cela il pouvait gagner une fortune dans un tripot qu'il fréquentait. Paul Savoye ne répondit rien; il se contenta de sourire, donna les cinq louis et congédia son visiteur.

"Tiens! se dit-il, j'ai fait une bonne action! C'est extraordinaire. Après tout, c'est peut-être une mauvaise action; c'est entretenir cet homme dans le vice! Mais qui sait? Il avait peut-être faim! Et puis, est-ce une bonne action celle qui nous amuse?"

Comme tous les égoïstes, Paul Savoye avait le scepticisme de la vertu et de la bonté. Il voyait l'intérêt partout.

Au cercle, il feuilleta les journaux jusqu'à l'heure du bridge, dîna et se remit au bridge, sans passion, uniquement pour tuer le temps. A onze heures, quelques collègues jeunes lui offrirent de venir réveillonner avec eux.

—Réveilloner? dit-il. C'est vrai, c'est demain Noël. Je n'y pensais plus. Merci. Ce n'est plus de mon âge. J'irai me coucher bien sagement.

Et quand ces jeunes fous furent partis, il se mit à réfléchir: "Noël! Il y a aussi la messe de minuit. Pendant que les uns rient, soupent et font la fête, les femmes et les enfants prient, là-bas, dans les églises illuminées, parmi les chants, les fleurs et la fumée de l'encens. Qui a raison des uns ou des autres? Moi aussi j'allais à la messe de minuit, quand j'étais enfant, et cela me remplissait de joie. On avait un petit souper après cela, des gâteaux et un peu de champagne à la table de famille. Quelle fête! Je crois bien que jamais je n'ai eu tant de plaisir à vivre! Au fait, si j'allais ce soir à la messe de minuit pour retrouver mes impressions d'enfance, pour finir par où j'ai commencé? Voilà qui serait moins banal que d'aller réveillonner. C'est dit. J'y vais. Mais il faut se hâter pour avoir une place."

Son automobile l'attendait; il se fit conduire à Saint-Honoré d'Eylau. Il réussit à se faufiler assez en avant pour tout voir; derrière lui venaient une femme en deuil et une fillette. Elles prirent deux chaises et se mirent à prier dévotement, bien que les cierges ne fussent pas encore allumés. Paul Savoye s'était assis et, fermant les yeux, il revoyait comme en rêve ses premières années. Puis il revit sa vie inutile et stérile. Il en eut presque honte, et se dit que vraiment il devait disparaître, pour ne pas en subir le contre-coup. A quoi bon rester "indésiré" de tous, odieux à soi?

Comme on allumait les cierges, la femme en deuil qui était là se laissa voir de profil, en parlant à sa fille. Elle était jeune encore et jolie, et l'élégance sobre de son deuil dénotait une femme du monde. Elle disait à sa fillette:

—Ecoute, Suzanne, tu prieras bien pour ton père. Dieu peut lui pardonner.

—Oh! oui, maman!

—Et tu prieras aussi le petit Jésus pour nous. Il écoute volontiers les enfants. Il peut nous sauver. Demande-lui un miracle, s'il le faut.

—Oui, maman, de tout mon coeur.

Paul Savoye se sentit remué par l'expression naïve de cette foi ardente. Il était incroyant, mais au fond de lui vivait encore le souvenir de la foi. Les voix s'étaient tues, et il voyait ces deux malheureuses prier avec ardeur. "Voilà, se disait-il, des êtres plus malheureux que moi, et ces femmes prient et espèrent! Pauvres gens! quelle illusion! Mais cela les fait vivre. Moi, je n'ai plus d'illusions."

Malgré la longueur de l'office, Paul Savoye restait doucement ému: les cantiques, la musique, la cérémonie, la crèche, l'encens, tout lui plaisait, et il ressentait en lui quelque chose qu'il n'avait jamais éprouvé: de la pitié pour des êtres malheureux!

Quand la messe fut achevée, il suivit discrètement cette femme et sa fille. Aucune des deux ne l'avait remarqué, attentives qu'elles étaient à leurs seules pensées. Il les suivit encore de loin, sur l'avenue et dans les rues voisines, les vit rentrer chez elles et prit note de l'adresse. Le lendemain, il envoya son valet de chambre aux renseignements, et apprit le nom de cette personne, Mme de Bassigny; elle était veuve depuis six mois; son mari s'était suicidé après avoir perdu toute sa fortune et celle de sa femme, en mauvaises spéculations, et bientôt on allait expulser la mère et la fille de leur appartement, si au 15 janvier les termes en retard n'étaient pas payés. On les plaignait dans le quartier, car c'était, disait-on, "de braves gens, une bien honnête dame", et on la savait à bout de ressources. C'était la vente du mobilier imminente et la misère à brève échéance.

Paul Savoye, sans perdre un instant, mit dix billets de mille francs dans un joli portefeuille et s'en fut frapper à la porte de Mme de Bassigny.

—Elle ne reçoit pas, répondit la bonne.

—Dites-lui que je suis un parent de son mari et que je viens pour ses intérêts.

Après quelques allées et venues, Mme de Bassigny se décida à faire entrer cet inconnu dans son salon. Elle y entra presque aussitôt, et, droite, sans saluer, sans inviter son visiteur à s'asseoir, presque marmoréenne, elle lui dit:

—Que voulez-vous, monsieur? Je ne connais point de parent de mon mari qui puisse ou qui veuille s'occuper de mes intérêts. Votre nom m'est parfaitement inconnu.

—Veuillez m'excuser, madame. Je voulais arriver jusqu'à vous parce que je vous ai vue, cette nuit, à l'église, parce que... je me suis senti pris d'intérêt pour votre fillette en deuil comme vous, et qui, sans doute, a perdu son père.

—Je ne comprends pas votre intérêt pour elle, monsieur, et encore moins votre démarche.

—Pardonnez-moi, madame, je suis un vieux garçon qui ne sait que faire de sa vie et de sa fortune. Si je pouvais faire un peu de bien avant de mourir, ce serait peut-être le seul bonheur de ma vie. Ne me repoussez pas.

—Mais, monsieur, qu'attendez-vous de moi? Je vous comprends de moins en moins.

—Je n'attends rien de vous, madame, absolument rien, ni de personne. J'ai vécu en égoïste, et je me le reproche à l'heure où tout est fini pour moi. Si vous me chassez, si vous refusez la seule consolation que je puisse espérer, celle de faire une bonne action, je rentrerai chez moi pour me tuer, et tout sera dit.

—Vous tuer! Ah! mon Dieu! encore du sang autour de moi... C'est trop!

Elle s'abattit sur un fauteuil et se cachant le visage dans ses mains, elle se mit à sangloter.

Paul Savoye était atterré. Il comprenait qu'il venait de renouveler toute l'horreur que cette pauvre femme avait pu avoir du suicide de son mari.

—Pardonnez-moi, madame. Je suis maladroit. Je suis désolé....

—Non, c'est trop. Je ne puis plus vous écouter. Allez-vous-en, monsieur, je vous en prie. Je ne puis plus vous entendre.

Paul Savoye se redressa. Il vit sa vie perdue, et froidement il salua:

—C'est bien, madame. Il en sera ce que vous aurez voulu.

Et il se retira.

Comme il était à l'anichambre, Mme de Bassigny sursauta.

—Ah! mon Dieu! cet homme va se tuer. Et ce sera de ma faute!

Elle courut à l'antichambre:

—Monsieur, monsieur, je vous en prie...

Paul Savoye rentra au salon et referma la porte.

—Je vous écoute, madame.

—Quel mal vous m'avez fait!.. Et vous voulez m'en faire encore plus! Je vous en prie, ne vous tuez pas! Que je n'aie pas ce remords sur la conscience!

—La raison est insuffisante pour moi, madame. Vous ne voulez pas que je me tue, et vous faites en sorte que je n'aie pas d'autre issue.

—Mais je suis une inconnue pour vous, comme vous l'êtes pour moi. Pourquoi me jeter ce défi à la tête. Que vous ai-je fait? Laissez-moi vivre en paix.

—Vous seule, madame, ou du moins vous et votre enfant, pouvez m'empêcher de mettre à exécution un projet bien arrêté.

—Que venons-nous faire, mon enfant et moi, dans cette histoire?

—L'intérêt que je désire porter à votre enfant vous prouvera le respect que j'ai pour vous.

Cette réponse rasséréna un peu la pauvre veuve.

—Enfin, monsieur, expliquez-vous.

—Je désirais apporter à votre enfant les cadeaux du petit Jésus, qu'elle a imploré cette nuit. Est-ce trop vous demander?

—Que ne le disiez-vous, monsieur. Je ne puis refuser cela... Et à cette condition vous renoncerez à votre projet?

—Oui, madame, ou du moins je le crois, si vous me permettez de me rattacher à la vie... par l'intérêt que je voudrais porter à votre enfant.

—Mon Dieu! monsieur, tout cela est bien bizarre, et... je ne vous connais pas.

—Prenez vos informations, madame; je ne veux pas m'imposer. Je n'ai été que trop indiscret.

—Eh bien! monsieur, je tâcherai de savoir qui vous êtes, et si la réponse est satisfaisante, je ne pourrai que vous remercier de votre intérêt pour ma fille, car j'y verrai alors quelque chose de plus que le hasard.

—Voulez-vous, madame, que je commence tout de suite à vous donner les renseignements que vous désirez?

—Soit, monsieur, je vous écoute. Veuillez vous asseoir.

* * *

Paul Savoye fit alors sa confession. Il dit tout de sa vie, de sa fortune, de son égoïsme, de son existence amusée et inutile, de son isolement sur le tard, de son ennui, de son profond dégoût de tout et de lui-même, de sa résolution suprême; il dit même l'auda-fé exécuté la veille, avec tous les souvenirs du passé.

Il dit tout cela très simplement, avec tant de douceur et de sincérité que Mme de Bassigny en fut touchée.

—Eh bien! monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous pouvez revenir dimanche prochain, avant le premier de l'an. Je saurai si je puis vous recevoir comme un ami.

Paul Savoye s'en alla avec son portefeuille qu'il n'avait pas osé offrir, mais il s'enquit du propriétaire de la maison, alla le voir, paya les termes arriérés de Mme de Bassigny, garantit le loyer pour l'avenir, et recommanda le secret:

—Ne parlez pas de moi. Dites que vous attendrez patiemment. Il y a encore des propriétaires compatissants. Je n'ai fait qu'apercevoir Mme de Bassigny, mais on m'a parlé d'elle, et je désire faire une bonne action anonyme.

Le propriétaire, qui recevait le plus clair de la bonne action, promit d'être discret et de passer pour un bienfaiteur.

Paul Savoye envoya alors les cadeaux de Noël à l'enfant de Mme de Bassigny: il y avait de tout, jouets de toute sorte, fleurs et bonbons.

Lorsqu'il revint, le dimanche suivant, Mme de Bassigny avait appris, par un ancien ami de son mari, que Paul était très riche, très honnête homme aussi, mais un viveur invétéré dont la vie était pleine d'aventures galantes. Elle le reçut donc un peu froidement, tout en se disant que, sans se vanter de ses bonnes fortunes, Paul Savoye avait eu la franchise la plus complète.

Elle le remercia des jouets envoyés à sa fille qu'elle appela aussitôt. Paul Savoye ne lui laissa pas le temps de le remercier; il dit que c'étaient les cadeaux du petit Jésus.

—Ma chère enfant, je suis bien indigne de parler en son nom; mais il a dit à quelqu'un qui me l'a répété, que toutes vos prières de la nuit de Noël étaient exaucées.

Suzanne ouvrit de grands yeux, regarda sa mère, comprit très bien que c'était une histoire, et sourit de ce sourire triste qu'ont les enfants malheureux.

—Etes-vous heureuse, madame, dans votre malheur, d'avoir une charmante enfant comme celle-ci! L'existence est si vide quand on est seul!

—Il fallait vous marier, monsieur.

—Hélas! madame, je l'ai compris trop tard. Me permettez-vous d'embrasser cette enfant. Cela me fera du bien. Il me semblera qu'elle est un peu à moi.

—Certainement, monsieur..... Vous l'avez assez gâtée pour cela.

—Et maintenant, madame, voulez-vous me permettre de revenir le jour de l'an, pour souhaiter à votre fillette et à vous une meilleure année?

—Oh! monsieur, trois visites en une semaine! C'est trop. J'ai ma réputation à sauvegarder, et la vôtre n'est pas faite pour la rassurer.

—On vous a donc parlé de moi? Qu'a-t-on pu vous dire que je ne vous aie dit?

—C'est vrai, monsieur, vous avez été parfaitement loyal.

—Alors pourquoi vous condamner, et moi aussi, au plus triste isolement, le jour où dans toutes les familles on se réjouit?

—C'est que, monsieur, je n'ai pas sujet de me réjouir, et que je n'ai que de tristes souvenirs de l'année qui finit.

—Je vous promets après cela la plus grande discrétion, à peine une visite par semaine. Ne me refusez pas, et dites-vous que vous faites une bonne action. La repousserez-vous?

—Je n'en ai pas le droit, monsieur. Venez donc, mais après cela...

—C'est entendu.

Paul Savoye s'en alla avec quelque espoir dans le coeur. Il revint le jour de l'an avec de nouveaux cadeaux, et fut accueilli un peu mieux. Et comme il n'osait pas offrir de l'argent, il retrouva l'ancien notaire de M. de Bassigny, et, par lui, fit parvenir dix mille francs à la veuve, sous prétexte de restitution anonyme au compte du défunt.

Mme de Bassigny eut quelques soupçons, mais elle n'en pouvait rien dire, et elle admira en tout cas la délicatesse de Paul Savoye. Elle se sentait soulagée d'un grand poids et sa tristesse s'effaçait peu à peu. Les visites, d'hebdomadaires au début, devinrent plus fréquentes, et, après quinze mois de deuil la veuve épousait Paul Savoye, qui ne songeait plus à se tuer, et qui se déclarait le plus heureux des hommes.

—Tu vois, disait Mme de Bassigny à sa fille, le petit Jésus a fait un miracle pour nous...

—Pardon! répliquait Paul Savoye, je vois qu'il en a fait deux, car je connais un homme qui a été sauvé par cette messe de minuit.

ALLIANCE FRANÇAISE

(Suite de la première page)

ennemis en porte l'attestation devant l'Europe alors coalisée contre la maison de Bourbon. A cette époque, c'est-à-dire en 1709, le baron de Schmettau, diplomate prussien, présente officiellement, au nom de son maître, le roi de Prusse, Frédéric I, un Mémoire aux Puissances assemblées en conférence à la Haye. Voici le passage essentiel pour nous de ce précieux document: "Il est notoire que "les habitants de l'Alsace sont plus Français que les Parisiens, et "que le roi de France est si sûr de leur affection à son service et "à sa gloire qu'il leur ordonne de se fournir de fusils, de pistolets, "de hallebardes, d'épées, de poudre et de plomb, toutes les fois que "le bruit court que les Allemands ont dessein de passer le Rhin, et "qu'ils courent en foule sur les bords du Rhin pour en empêcher, "ou du moins disputer le passage à la nation germanique, au péril "évident de leurs propres vies comme s'ils allaient en triomphe.

"En sorte que l'empereur et l'empire doivent être persuadés "qu'en reprenant l'Alsace seule sans recouvrer la Franche-Comté "ils ne trouveront qu'un amas de terre morte pour l'auguste mai- "son d'Autriche, et qui couvera un brasier d'amour pour la France "et de fervents désirs pour le retour de son règne en ce pays;... "on ne pourra pas ôter les coeurs des Alsaciens au roi de France "qu'ils adorent, à moins de les mettre aux chaînes pendant deux "cents ans!"

Pour une fois les Allemands ne manquèrent pas de psychologie, car les coeurs des Alsaciens n'ont jamais cessé d'adorer la France.

A peu près deux cents ans plus tard, le 28 septembre 1870, de grand matin, les habitants de la ville de Strasbourg, alors assiégée par les Allemands, trouvèrent sur les murs de la ville la proclamation suivante, du général Uhrich, commandant de la place:

"Habitants de Strasbourg, y lisait-ils à travers leurs larmes, ayant reconnu aujourd'hui que la défense de la place de Strasbourg n'est plus possible, et le Conseil de défense ayant unanimement partagé mon avis, j'ai dû recourir à la triste nécessité d'entrer en négociations avec le général commandant l'armée assiégeante.

"Votre mâle attitude pendant ces longs jours de douloureuses épreuves m'a permis de retarder jusqu'à la dernière limite la chute de notre cité. L'honneur civil, l'honneur militaire sont saufs, grâce à vous, merci! Je conserverai jusqu'à mon dernier jour le souvenir des deux mois qui viennent de s'écouler, et le sentiment de gratitude et d'admiration que vous m'avez inspiré ne s'éteindra qu'avec ma vie.

"De votre côté, souvenez-vous sans amertume de votre vieux général, qui aurait été si heureux de vous épargner les malheurs, les souffrances et les dangers qui vous ont frappés, mais qui a dû fermer son coeur à ce sentiment, pour ne voir devant lui que le devoir, la patrie en deuil de ses enfants.

"Fermons les yeux, si nous le pouvons, sur le triste et douloureux présent, et tournons-les vers l'avenir: là nous trouverons le soutien des malheureux: l'espérance!

"Vive la France à jamais!

"Fait au quartier-général, le 27 septembre 1870.

"Le général de division, commandant supérieur de la 6e division militaire, Uhrich."

C'était fini: on avait capitulé! Toute âme humaine doit sentir ce qu'il y a de douloureux pour tous, dans ce mot. Avoir tant lutté, tant souffert; avoir si souvent espéré; avoir connu tant de déceptions; avoir fait sacrifice de tout, de sa vie, de ses biens; et avoir dû se dire, un jour, que tout a été inutile...! Que c'était malheureux! Et il en fut ainsi partout, dans toutes les villes, de Wissembourg et de Bischwiller jusqu'à Colmar et à Mulhouse, et jusqu'au fond des vallées des Vosges, à Sainte-Marie-aux-Mines, à Munster et à Thann. Et ce grand chagrin n'a jamais pu mourir dans l'âme alsacienne, depuis lors! Car l'âme alsacienne est foncièrement fidèle à ses souvenirs!

J'ai connu, à Strasbourg, une vieille demoiselle retirée depuis la guerre dans une institution de vieillards aisés: c'était une âme d'élite, que cette demoiselle Buchinger; elle avait un coeur d'or, et ses charités, aussi discrètes que généreuses, en faisaient presque une sainte. Mais il ne fallait jamais lui parler des Allemands! Elle les ignorait non seulement par principe, et un peu au prix de sa grande charité évangélique; elle les ignorait en fait, et par un moyen bien simple, quoique héroïque: c'est que depuis l'annexion de son pays elle ne quitta plus jamais sa demeure, prisonnière volontaire et irréductible de son amour pour la France auquelle elle sacrifia sa liberté. Ses appartements étaient ornés de mille choses de France; sur les murs, parmi ses vieux portraits de famille, on pouvait voir les portraits de nos hommes d'Etat français: le président Sadi Carnot, Casimir Perrier, M. Loubet, M. Fallières, et tant d'autres figures, étaient alignés là comme les preux d'une grande famille dont elle cultivait le souvenir: tous ces portraits étaient ornés du ruban tricolore; et au plafond de son salon les couleurs de France occupaient le centre. Pauvre mademoiselle Buchinger! Elle emporta dans son tombeau, il y a cinq ans de cela, tout le souvenir et tout l'orgueil de son amour pour le pays de France, après quarante années de réclusion volontaire. Et s'il m'est arrivé de sourire parfois de tant de ferveur et de tant d'opiniâtreté, je ne puis m'empêcher aujourd'hui de m'en souvenir avec émotion! Ceux ou celles qui cultivent dans le silence et dans la retraite les grands souvenirs et les grandes espérances sont une force mystérieuse bien puissante pour leur race: ils en sont comme les centres de gravité qui contribuent au maintien de l'équilibre moral et social des peuples et des nations.

Mais à côté de ces âmes héroïques, l'Alsace possédait d'autres soutiens encore pour conserver intact le patrimoine de sa culture française et alsacienne: je pense ici à ses fêtes traditionnelles. La fête la plus populaire, là-bas, c'est la fête patronale, ou ce que les Alsaciens appellent le "messti". Comme toutes les fêtes d'Alsace le Messti commence par un plantureux repas de famille: la soupe aux quenelles, le civet de lièvre aux nouilles, puis le rôti énorme n'y manquent jamais; et l'on y sert les tartes au moment où arrivent les cousins, les cousines, les oncles et les tantes, avec leur paniers et leurs parapluies. Officiellement la fête ne commence qu'après la tournée de M. le gendarme. Car il fait sa tournée pour voir si le drapeau allemand est bien comme le veut la loi, plus haut placé que tous les autres; puis il inspecte minutieusement la baraque aux pains d'épices, pour voir si l'on y expose pas de mirlitons aux couleurs françaises. Cela vous paraîtra sans doute difficile à croire, mais il paraît que l'Empire allemand avec ses milliers de soldats, avec ses forteresses et ses canons Krupp, avec ses cuirassés et ses Zeppelins courrait un réel danger si, à la fête du village, les petits garçons soufflaient dans des mirlitons tricolores. Mais si tout est en bon ordre, la fête peut commencer. Et c'est d'abord le cortège, précédé de quelques musiciens: la plus jolie fille vient offrir le biscuit d'honneur à M. le maire. Puis, jusqu'au milieu de la nuit, et parfois jusqu'à l'aube, c'est le bal. Et les cousins et cousines, les oncles et les tantes les raccompagnent chez eux, le parapluie sous le bras, et les paniers remplis de gros morceaux de "Kougelopf", et de biscuits enveloppés dans des serviettes. Les villages voisins y prennent leur part, et c'est à titre réciproque.

La fête de Noël et le Mardi Gras sont les occasions ordinaires de festivités qu'on aime à voir retourner tous les ans, et c'est alors que l'âme alsacienne, pour quelques heures, semble oublier l'oppresseur et ses misères quotidiennes: cette âme déploie alors toute la richesse de ses sentiments robustes et sains; toute la délicatesse vraiment aristocratique d'un peuple qui sait, comme les Français, se donner tout entier sans jamais capituler; toute la vivacité, et toute la pétulance qui en font, au premier coup d'oeil, une âme de la grande famille gauloise, de cette famille qui aime à cultiver le rire presque comme une religion!

Aujourd'hui, hélas! Mesdames et Messieurs, les Alsaciens ne rient pas. Les épouvantes et les horreurs de la guerre se sont une fois de plus abattues sur leurs têtes. Les bandits qui prétendaient les gouverner par la force les terrorisent aujourd'hui et les outragent de toutes les façons imaginables. "C'est une heure infiniment tragique, infiniment longue pour l'Alsace qui attend, frémissante de douleur et d'espoir, que la France la reprennent dans ses bras!

Déjà le canon français gronde dans les profondes vallées des Vosges; déjà sa voix formidable descend vers la grande plaine où reposent les restes de ceux qui durent s'en aller au repos éternel avec leurs espérances indomptées, mais mortes avec eux! Le jour viendra, nous en avons l'inébranlable conviction, où le vieil ennemi, l'oppresseur détesté, fuira en désordre devant cette voix du canon de France; où la France rendra aux Alsaciens toute leur joie de vivre, et où toutes les espérances et toutes les larmes ensevelies dans les cimetières d'Alsace ressusciteront, transformées dans la gloire du génie français, pour renouer avec la mère-patrie des traditions de grandeur, de vérité, et de beauté humaines qu'aucune puissance de ce monde ne saurait jamais anéantir!

Et tout ceci, Mesdames et Messieurs, nous le verrons bientôt nous le verrons à tout prix, car la France lutte aujourd'hui avec le monde civilisé tout entier contre la tyrannie et ses opprobres.

Le Canada s'est jeté dans la lutte avec une générosité et un esprit de sacrifice émouvants, aux côtés de l'Angleterre, notre noble alliée; et je tiens à vous exprimer, en terminant, chers amis Canadiens, combien j'ai été heureux et flatté de votre invitation. Elle me permet de vous dire merci, au nom de l'Alsace en détresse, pour votre glorieuse participation à cette lutte sans exemple, où le droit vaincra la force, et où l'Alsace sera rendue à la liberté!

J'ai dit.

POUR LES "BLESSES" DE L'ONTARIO

Nos raisons de lutter: Les intérêts supérieurs du Canada, le respect du pacte fédéral et de la justice la plus élémentaire.

Au cours de sa lettre au **Mail and Empire**, M. J.-G. Scott pose la question suivante: "Je suis en sympathie avec la détermination que l'on enseigne l'anglais à tous les enfants de votre province — Ontario — mais est-ce que ce but ne peut pas s'atteindre conjointement avec l'enseignement du français?"

Nous ferons remarquer à ceux qui l'ignorent ou qui feignent de l'ignorer, que les Canadiens français de l'Ontario n'ont jamais demandé autre chose. On leur a répondu par l'adoption de "l'inique" règlement XVII, par l'imposition, à Ottawa, d'une Commission nommée par le gouvernement, sans tenir compte des réclamations des contribuables, par la menace de faire jeter en prison deux commissaires d'écoles de Green Valley, et celle de fermer les écoles et de congédier les instituteurs et institutrices, partout où le règlement XVII ne sera pas observé.

Voilà quelques faits qui parlent assez éloquemment sans qu'il soit nécessaire d'insister.

M. Scott ajoute plus loin: "Mettons-nous à leur place. Que dirions-nous si notre enseignement ne se faisait pas en anglais?"

Il est assez facile d'imaginer la clameur qui monterait de tous les centres de langue anglaise, si, par exemple, dans le Québec, où nous sommes en majorité, nous nous avisions de rendre le mal pour le mal et d'imposer à la minorité anglo-protestante, un système scolaire qui réduirait à une proportion infime, l'enseignement de l'anglais dans notre province.

Nos compatriotes de langue anglaise auraient raison de protester et de réclamer. Une telle mesure serait injuste, vexatoire, contraire aux principes de la liberté britannique et propre à diviser plus profondément encore les habitants de ce pays. Le devoir patriotique de tous les Canadiens quelque soit leur nationalité, consiste à placer les intérêts supérieurs du Canada au-dessus des préférences de race ou des préférences personnelles d'un groupe.

Si réels, si flagrants que soient nos griefs dans l'Ontario et dans les provinces de l'Ouest, nous ne voulons pas d'une mesure qui contribuerait à nuire à la prospérité et à la grandeur du Canada. S'ensuit-il que nous devons "tendre le dos" et accepter le régime anti-national, et souverainement injuste que la majorité ontarienne prétend imposer aux nôtres de leur province? Certes, non. Et si cette pensée pouvait pénétrer en nos esprits, notre race ne mériterait pas de survivre, et mieux vaudrait, en effet, qu'elle ne vive pas.

Ce ne sont pas des provocations ni des représailles que nous exerçons contre nos persécuteurs en recrutant des fonds pour nos "blessés" et en poursuivant une campagne de presse. Nous avons conscience de faire une oeuvre vraiment utile et vraiment patriotique en réclamant la reconnaissance et le respect des droits des minorités par les gens de toute nationalité qui habitent le Canada et qui se réclament de la protection du drapeau britannique. Les souscriptions au fonds ontarien sont reçues par M. Emile Girard, trésorier général de l'A. C. J. C., 160 rue Saint-Jacques, Montréal.

Le Comité.

L'AIDE A LA FRANCE

A partir du 7 janvier on recommencera chez M. Deniset, 139 avenue Provencher, les travaux de couture entrepris pour "l'Aide à la France" et qui ont été interrompus pendant les fêtes.

Tous les vendredis les dames et jeunes filles qui le peuvent sont invitées à se rendre en grand nombre.

On ne demande aucune contribution en argent.

Pour tous renseignements téléphoner Main 993.

Communiqué.

PRO-MAIRE

M. l'échevin J.-A. Beaupré a été choisi par le conseil de Saint-Boniface pour agir comme pro-maire pour le premier semestre de 1916.

CURE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Dugas sera curé de Saint-Boniface à l'avenir. Mgr l'Archevêque a annoncé ce changement dimanche dernier à la grand'messe.

LE R. P. PORTELANCE, O.M.I., EN DEUIL

Le R. P. Portelance, o.m.i., curé de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg, a eu la douleur de perdre sa mère, Mme Portelance, rue Berri, Montréal. Mme Portelance était malade depuis plusieurs mois. Elle était âgée de soixante-dix ans. Elle est décédée jeudi avant-midi. Elle laisse deux fils, dont un à Eugène, Ontario. Mgr Routhier, oncle de la défunte a officié. Mme Portelance était née Scholastique Charlebois.

La **Liberté** offre ses plus sincères sympathies au R. P. Portelance, o.m.i., que la mort vient de frappe dans ses plus chères affections.

EN VOYAGE

M. et Mme Paul-Emile Bérubé, accompagnés de leurs fillettes, Marie-Paule et Thérèse, sont partis pour une quinzaine de quelques semaines en Province de Québec.

La crainte de l'asthme fait des milliers de misérables. Les attaques reviennent nuit après nuit et alors même que le mal donne du répit, l'on vit dans la crainte incessante d'une nouvelle attaque. Le remède du docteur Kellogg contre l'asthme fait changer tout cela. On a immédiatement du soulagement, on est protégé contre d'autres attaques. Il s'en suit pour les organes malades un état de repos qu'on n'avait jamais espéré. Ce remède coûte peu et est en vente partout.

LE "VOYAGEUR"

Hier soir avait lieu la sortie régulière du club de raquettes Le Voyageur. Plusieurs membres y prirent part. La soirée fut un véritable succès. Il y avait beaucoup d'entrain et tous les membres se promirent de ne plus manquer une seule sortie.

Afin d'essayer de stimuler la volonté des membres et rendre les sorties aussi intéressantes que possible, le conseil des officiers a élaboré un programme de sorties. En voici la liste:

La sortie de lundi le 10 a été changée à dimanche le 9. Les membres devront se rendre à la salle de l'Union Canadienne à 1 heure et demie. De là on prendra le tramway pour se rendre au parc Kildonan.

Lundi, 17 janvier: Deer Lodge.

Dimanche, 24 janvier: Saint Norbert. Départ le matin. Dîner à Saint-Norbert, chez M. Leclaire. Retour dans l'après-midi.

Lundi, 31 janvier: Kildonan Est. — Bouillon.

Lundi, 7 février: Rivière la Seine. — Bouillon.

Lundi, 14 février: Saint-Vital.

Lundi, 21 février: Elm Park. — Bouillon.

LA FANFARE LA VERENDRYE

Le concert du 26 décembre a donné le résultat suivant:

Recettes	$84.12
Dépenses:	
Impressions de programmes	4.50
Hospice Taché, pour loyer de la salle, etc.	19.62
Hospice Taché, 1-3	20.00
Ophelinat S.-Joseph, 1-3	20.00
Maison Saint-Joseph d'Otterburne, 1-3	20.00
	$84.12

CHEZ LES ARTISANS

Mardi soir dernier avait lieu, à Saint-Boniface, la clôture de la cinquième série de cartes des Artisans Canadiens-français.

Après l'assemblée régulière M. le président Beaupré donna la liste des heureux gagnants. Premier prix de série, dames, un joli meuble, offert par M. et Mme J.-A. Léveillé, de Winnipeg, gagné par Mme J. Benoit; prix de consolation, par Mlle M.-J. Bérubé; le prix de série pour messieurs, une chaise de bureau, offert par le comité des dames, a été gagné par M. H. Préfontaine; consolation, par M. J.-C. Marcoux. Les prix de la soirée de cartes ont été distribués comme suit: tricot en fil, offert par Mlle G. Leclere, gagné par Mme T. Pelletier: consolation, par Mlle Alice Mondor: le prix des hommes, un poêle électrique, par M. P. Taillefer; consolation, par M. Alph. Lemay. Raffle par M. J.-A. Beaupré.

La sixième série commencera le 11 janvier 1916.

M. le Président offrit à l'assemblée les souhaits de bonne et heureuse année et encouragea les membres à s'amuser dans ces bonnes veillées de famille.

Les prix de concours pour les Artisans seront distribués lors de la prochaine réunion.

COMITES A SAINT-BONIFACE

A sa séance d'hier, le Conseil de Saint-Boniface a constitué les comités suivants pour l'année 1916:

Finances — Président, A. Gauvin; H. M. Sutherland, J.-A. Marion, W. H. Leck, Ed. Guilbault.

Travaux publics — Président, J.-A. Marion; T. Pelletier. W. Kenny, J.-A. Beaupré, G. C. McLean.

Eau et lumière — Président, J.-A. Cusson; H.-M. Sutherland, W.-H. Leck, E. Guilbault, J.-A. Beaupré.

Santé et licences — Président W. Kenny; J.-A. Beaupré, G.-C. McLean, J.-A. Cusson, T. Pelletier.

Police et feu — Président: Ed. Guilbault. W. Kenny, A. Gauvin, H.-M. Sutherland, J.-A. Cusson.

Parcs et boulevards — Président: H.-M. Sutherland, T. Pelletier, J.-A. Cusson, W. Kenny, A. Gauvin.

Ponts — Président: T. Pelletier: J.-A. Marion, G.-C. McLean, A. Gauvin, W.-H. Leck.

Législation, réception et commerce — Président, J.-A. Beaupré; G. C. MacLean; W.-H. Leck, Ed. Giulbault, J.-A. Marion.

Le docteur Howden, maire de Saint-Boniface, est ex-officio, membre de tous les comités.

ARBRE DE NOEL

Chez les orphelins

L'arbre de Noël au profit des orphelins par les Dames Patronesses a été un franc succès. L'orchestre de l'Académie Provencher prêta son concours et un joli programme fut exécuté par les enfants de l'Hospice Taché. Mgr l'Archevêque, Mgr Dugas, le R. P. Féré, s.j., recteur du collège de Saint-Boniface, y assistaient, ainsi qu'un grand nombre de dames de Saint-Boniface.

LE R. P. DANDURAND, O.M.I.

Il est victime d'un accident

Le R. P. Dandurand, o.m.i., l'a échappé belle dimanche dernier. Peu s'en est fallu qu'il ne perdit la vie quand le cheval qui tirait la voiture le conduisant à l'Hospice Youville prit peur. Rue Cathédrale, la voiture fut renversée sens dessus dessous et le R. P. Dandurand, o.m.i., précipité dans la neige. On sait que le R. P. Dandurand, o.m.i., est le plus vieux prêtre du monde, ayant 97 ans. Bien que rudement contusionné, le vieux père Dandurand alla dire la messe à l'Hospice.

LES NOUVEAUX CONSEILLERS PRETENT SERMENT

M. J.-B. Coté, greffier de la ville de Saint-Boniface, a fait prêter serment d'office aux membres du conseil municipal. Le docteur Howden succède au docteur Lachance comme maire et M. W.-J. Kenny à l'échevin Turnbull, comme représentant du quartier 4.

LE DR LAURENDEAU

Le conseil de Saint-Boniface a nommé le docteur Laurendeau officier de santé de Saint-Boniface pour l'année 1916.

ON DEMANDE

Une servante pour ouvrage général. S'adresser à Mme J.-N. Justras, 88 rue Ritchot.

De précieux billets de banque de dix dollars. "Je ne puis faire autrement", écrit M. Etienne Grych, de Wilno, Ont., Canada, "que de vous écrire et vous informer que mon fils, Jean Grych, qui souffrait tant de maux d'estomac, a été guéri par l'emploi de deux bouteilles de Novoro que j'obtins pour lui. Il avait consulté plusieurs médecins sans obtenir aucun bien. Tout ce qu'ils firent pour lui fut de l'aider à se débarrasser d'un grand nombre de précieux billets de banque de dix dollars, qu'ils lui demandaient pour leurs soi-disant services. Nous sommes tous heureux de sa guérison et il dit qu'il recommandera toujours le Novoro comme étant le meilleur de tous les docteurs, partout où il ira."

Le Novoro du Dr Pierre, le vieux remède herbeux, occupe une place spéciale dans le domaine de la médecine. Des milliers de personnes ont témoigné de sa force restaurative à la santé. Il ne peut pas être obtenu dans les pharmacies. Des agents spéciaux le fournissent au public, provenant directement du laboratoire, libre de tous droits. L'histoire intéressante de sa découverte il y a plus de cent ans, et comment il se fait qu'il gagna une si grande faveur populaire, est racontée dans un journal et une brochure qui sont envoyés gratis à n'importe quelle adresse. Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

PAR BOUTEILLE SPECIALE

Les lettres des soldats appartenant au corps expéditionnaire de Salonique ou des Dardanelles mettent beaucoup de temps pour arriver en France, lorsqu'elles sont confiées à la poste.

Mais nos poilus orientaux ont peut-être à leur disposition un moyen plus rapide de rassurer leurs familles. C'est de jeter leurs lettres à la mer, suivant la méthode usitée par les naufragés dans les romans d'aventures qui charmèrent notre enfance.

Un transport chargé de troupes du génie se trouvait, il y a quinze jours, en vue de Palerme, à rédiger les billets qu'ils adressèrent à leurs familles et qu'ils insérèrent dans des bouteilles vides. Ils jetèrent les bouteilles à la mer, sans espérer le moins du monde que leurs lettres parvinssent à destination.

Or, la femme d'un caporal du génie faisant partie du convoi vient de recevoir par cette voie un billet qui, pêché dans la Méditerranée, avait été confié par le pêcheur à la poste italienne et qui est arrivé avant le courrier transporté par les soins de notre administration.